# TROIS NOUVELLES.

# TROIS NOUVELLES,

PAR L'AUTEUR

D'AGNÈS DE LILIEN,

Caroline de Wolzogen, Belle-sœur de Schiller

traduites de l'allemand.

TOME PREMIER.




A PARIS,
chez J. J. Paschoud, Libraire, rue Mazarine, n.° 22.
ET A GENÈVE,
chez le même Imprimeur-Libraire.
1812.

# PRÉFACE.

Un ouvrage de l'auteur d'Agnès de Lilien, doit inspirer une prévention favorable, et si le lecteur est trompé dans son attente, ce sera la faute du traducteur, car les trois nouvelles que je me hasarde à donner au public ont eu en allemand le plus grand succès.

En les lisant, je me disois qu'il ne falloit que de l'ame pour rendre ces pensées justes et nobles; ces nuances de sentiment fines et délicates qui distinguent les composi-

tions de madame de W........ de ce côté là, je me croyois en fond, je n'imaginois pas qu'il pût être difficile d'exprimer ce que je sentois si bien, et je pensois que si j'avois le bonheur d'y réussir, c'en seroit assez pour mériter l'indulgence à d'autres égards. Je ne songeois guère aux inconvéniens d'un stile que l'usage n'a point encore poli, aux incorrections qu'on reproche si impitoyablement à une provinciale, à la difficulté bien plus grande encore de conserver l'originalité d'une production étrangère, sans offenser le génie de sa propre langue.

Tous ces obstacles ce sont amon-

telés à mesure que je poursuivois mon travail, et me l'auroient peut-être fait abandonner s'il eût eu moins d'attrait pour moi.

Mais si j'ai courageusement tenté de les combattre, je ne me flatte pas de les avoir vaincus, et j'avoue que j'ai terni le coloris de mon modèle.

J'ai retranché ou affoibli des pensées fortes, des images brillantes qui, dans notre langue, auroient paru gigantesques ou précieuses. Je me suis même permis dans *les Bohémiens* certains changement que la délicatesse française me prescrivoit impérieusement.

Mais comme je n'ai jamais altéré le texte qu'à regret, j'ai poussé la fidélité aussi loin que possible, et les critiques trouveront encore beaucoup de tournures allemandes à relever, si tant est qu'ils daignent en prendre la peine. En un mot les François me reprocheront d'avoir trop conservé à cet ouvrage de sa couleur primitive, et les Allemands me reprocheront peut-être de lui en avoir trop ôté. Il est certain qu'il étoit digne d'occuper une plume plus exercée que celle qui s'essaie ici pour la première fois; peut-être un jour moins inhabile, oserai-je faire paroître la suite de ces contes,

il en existe plusieurs dans le porte-feuille de l'auteur; si ceux-ci obtiennent l'indulgence du public, je m'empresserai de les traduire, aussitôt qu'ils auront été mis au jour.

# EDMOND ET EMMA,

## NOUVELLE.

Edmond de Wallendorf alloit comme à l'ordinaire dans chaque belle soirée d'été visiter sa jeune amie; sa solitude, la tristesse dans laquelle l'avoit plongé la mort d'une mère bien-aimée, mille affaires, mille petits détails dont il s'étoit chargé pour elle, lui faisoient même une obligation de ces visites. Son esprit s'arrêtoit volontier à l'idée qu'il remplissoit un devoir envers l'aimable orpheline; peut-être pour justifier dans son cœur, l'impulsion souvent trop véhémente du penchant qui l'entraînoit vers elle.

Edmond étoit dans l'âge où un beau naturel a acquis toute sa force, où tout est en harmonie au-dedans de nous, où nous ne sommes contens de nous-même, qu'autant que nos penchans tendent moins à nous égarer qu'à perfectionner le cercle entier de notre existence sociale et particulière.

Le cœur sensible d'Edmond avoit souvent été blessé dans ses sentimens; la vie d'un être noble est toujours un combat fatiguant. Quoiqu'élevé au-dessus de l'intérêt personnel il éprouvoit cependant le besoin de se reposer et de reprendre des forces; en vivant dans la solitude, avec la nature, les sciences et les arts.

Il passoit la plus grande partie de l'année à sa terre, dans le voisinage de laquelle vivoit madame B.... avec sa fille unique. La mère étoit veuve,

c'étoit une femme simple et bonne, qui étoit active et entendue dans le cercle de la vie commune et de ses occupations domestiques. Il est possible que la sollicitude avec laquelle elle veilloit aux intérêts les plus minimes, et le retrécissement de cœur qui en résulte, eussent éloigné Edmond de sa société, si les heureuses dispositions de sa fille, ne l'eussent irrésistiblement attiré. Il avoit vu Emma se développer peu à peu sous ses yeux, il ne s'étoit pas senti subitement embrasé par l'amour, mais sa flamme avoit pénétré par degrés jusqu'au fond de son ame.

Un cœur pur prend plaisir à observer un beau développement, c'est ainsi qu'Edmond suivoit les progrès de la jeune personne avec une joie paternelle, sans se douter que cette

joie devenoit inséparable de son existence.

Toutes les circonstances le favorisoient pour faire d'Emma la compagne de sa vie, madame B..... lui facilitoit même souvent l'occasion de se déclarer, et le quittoit toujours mécontente de ses délais. Elle sentoit trop combien sa fille se formoit dans la société d'un homme aussi distingué, combien elle y gagnoit en connoissances et en talens, pour ne pas s'efforcer de soutenir cette liaison, quoiqu'elle perdit insensiblement l'espérance d'une union plus intime. D'après la délicatesse peut-être exagérée d'Edmond, et la manière sèche dont madame B.... parloit sur tout ce qui tenoit au sentiment, il n'y avoit qu'un changement complet de situation qui pût amener un rapprochement entr'eux.

Lorsqu'Edmond étoit auprès d'Emma, la vivacité avec laquelle elle se livroit à la jouissance de chaque petit plaisir, ou de chaque occupation sérieuse, embellissoit le présent, et éloignoit l'image de l'avenir.

La retenue est le fruit de l'expérience; qui connoit le monde, tremble d'exposer à l'incertitude de ses vagues agitées, l'objet encore innocent et pur qui charme son imagination. On est si heureux, lorsque rien ne vient interrompre la sérénité paisible du présent! après maintes illusions détruites, on n'a plus de foi à ces fantômes de bonheur qui nous paroissent fantastiques comme les nuages et comme eux impossibles à saisir.

C'est ainsi que s'étoient écoulés les jours d'Edmond pendant l'été précé-

dent, chaque matin il s'étoit proposé d'ouvrir son cœur à Emma, et chaque soir il avoit trouvé quelque raison de n'en rien faire. Mais comme cela arrive souvent aux hommes les meilleurs, il ne consideroit pas avec assez de soin tous les rapports secrets qui tiennent à l'existence des femmes; la nature et l'usage leur prescrivent également d'attendre les vœux des hommes.

Madame B..... parla d'un voyage à la ville, cela auroit dû le décider, mais Emma, précisément à cette époque, devint avec lui non moins tendre, mais plus réservée. L'abandon simple et ingénu de l'enfance, sembla faire place au ton plus réfléchi de la jeunesse. Elle étoit moins prévenante pour son ami, mais avec cette retenue elle alloit audevant de tout ce qui pouvoit lui plaire.

Edmond espéroit voir ce jeune cœur s'ouvrir bientôt tout-à-fait à l'amour, il desiroit non-seulement être accepté mais choisi; ce qui le décida à attendre son retour de la ville pour lui offrir son amour et ses vœux. Il osoit se flatter, que son image se conserveroit dans son cœur, au milieu d'un cercle de jeunes gens; il vouloit éprouver la force de ce cœur, la fidélité avec laquelle son souvenir sauroit le préserver de nouvelles impressions, avant de lui confier le bonheur de sa vie.

A mesure que le moment des adieux s'approchoit, leur inclination mutuelle prenoit de nouvelles forces; Edmond craignoit de se trahir, et quoiqu'il eut promis de venir lui-même prendre congé, il se contenta d'envoyer un billet qui ne contenoit

que des expressions générales d'amitié. Emma lut ce billet avec des yeux mouillés de larmes, et pour la première fois elle fut mécontente de cet ami qu'elle avoit toujours révéré comme l'ange protecteur de sa jeunesse. Elle lui répondit d'une manière tendre et ingénue, mais plus mesurée qu'à l'ordinaire, et prit la résolution de s'interdire pour toujours toute pensée d'une relation plus intime avec lui.

L'image d'Edmond protégea dans les commencemens son cœur contre toute autre impression ; tous les hommes perdoient à lui être comparés ; cependant les plaisirs du moment, les sensations de la jeunesse dans le tourbillon du grand monde, reprirent enfin leurs droits, sur un sentiment profond à la vérité, mais

obscurci par le mécontentement et la douleur et qu'elle-même cherchoit à comprimer dans le fond de son ame.

Le cercle dans lequel Emma vivoit étoit tout occupé de l'arrivée d'un jeune homme, dont on ne se lassoit pas de vanter l'amabilité, l'esprit et la bravoure. Il s'étoit déjà acquis, comme militaire, une réputation distinguée, et plusieurs aventures galantes lui attiroient l'attention des belles. Il parut pour la première fois dans un bal; Emma fut de toutes les femmes celle qui le captiva le plus.

Hohenberg avoit quelque chose d'ouvert et de bon qui donnoit à sa figure un attrait irrésistible; le charme du plus vif sentiment animoit des traits qui brilloient du feu de la

jeunesse ; une modestie qui prenoit même souvent la teinte de la timidité lui ouvrit imperceptiblement tous les cœurs.

Le vertige de la dissipation et de la danse, qui donnent aux sensations les plus délicates une autre direction, rendit Emma accessible à un nouveau penchant, quoique sa fierté n'en laissât rien paroître. Sa danse étoit le mouvement léger des grâces qui comme déesses privilégiées, certaines de leur origine et de leur puissance ne trahissent aucun desir, aucun besoin d'applaudissement.

Dans l'ivresse du plaisir, dans le ravissement de sa beauté, Hohenberg parla d'un lien pour la vie; le cœur d'Emma, tourmenté près d'Edmond par des vœux et des espérances vaines, s'abandonna à un sentiment

naissant que rien ne sembloit devoir contraindre, sa mère saisit avec empressement la perspective d'une alliance brillante, et en peu de jours le sort d'Emma fut arrêté.

Dans sa nouvelle situation elle s'efforçoit d'éloigner le souvenir d'Edmond; sans pouvoir s'en rendre raison, elle se sentoit souvent saisie d'un léger frisson, lorsqu'auprès de son nouvel ami, l'idée de Wallendorf se ranimoit dans son cœur.

Tous les pressentimens de tendresse et d'amour qui plânent devant l'imagination d'une jeune personne, ne s'étoient jusqu'à présent attachés qu'à l'image d'Edmond, et comme un songe après le réveil se mêle encore à la réalité, ainsi Emma étoit souvent incertaine si les émotions de son cœur appartenoient à l'ami absent ou à l'ami présent.

Hohenberg devoit faire au printems un voyage à la capitale pour obtenir sa démission du service militaire dans lequel le bouillant courage de la jeunesse l'avoit entraîné sans l'aveu de sa famille. Son union avec Emma devoit avoir lieu à son retour; madame B..... travailloit aux préparatifs du mariage avec une extrême précipitation, comme si elle y avoit été poussée par le pressentiment d'une mort prochaine.

Peu de jours après le départ d'Hohenberg, elle fut attaquée d'une fièvre violente; la pauvre Emma, après quinze jours d'angoisses, passés sans repos auprès du lit de sa mère, après bien des alternatives de crainte et d'espérance la vit mourir dans ses bras.

Emma se sentit seule et sans con-

solation dans le monde, rien ne pouvoit remplacer pour elle le tendre amour, les soins constans d'une mère chérie; dans sa profonde douleur, elle pensoit plus souvent à l'ami de sa jeunesse, dont l'image étoit liée à tous les souvenirs religieux et tendres de son ame, qu'aux jours fugitifs ou son cœur dans le tumulte bruyant des plaisirs, s'étoit ouvert à un nouveau sentiment.

Dans cette disposition elle écrivit à Edmond pour la première fois depuis ses engagemens, car sa mère s'étoit chargée dans le tems de les lui communiquer. Une lettre de lui, une lettre vraiment paternelle, fut la première consolation qui adoucit sa douleur. Celle qu'elle reçut d'Hohenberg, au contraire, exprimoit plutôt des désirs passionnés, que ce

tendre intérêt par lequel on s'identifie au sentiment de ce qu'on aime, intérêt si précieux dans la douleur, et qui fait pour nous d'un mortel, une divinité bienfaisante.

Accompagnée d'une parente, Emma se hâta de retourner dans sa demeure champêtre.

Wallendorf ne tarda pas à se rendre dans la sienne.

En se revoyant ils n'éprouvèrent plus ce saisissement de cœur, cette contrainte qui avoit rendus pénibles leurs derniers entretiens; la nouvelle situation d'Emma avoit dissipé leur embarras, ils vivoient de cette douce vie; ou un penchant secret cherche à s'exprimer par mille petits riens; car lorsqu'on s'en interdit l'expression positive, les moindres bagatelles prennent l'accent le plus significatif.

L'idée d'une séparation prochaine se présentoit souvent à leur pensée; elle s'attachoit plus fortement au cœur de Wallendorf, parce qu'il apercevoit encore la possibilité de donner aux événemens une autre direction; Emma, au contraire, s'abandonnoit à son sort avec la douceur et la résignation qui appartiennent à son sexe; pour le bonheur d'Édmond, elle auroit eu le courage de lutter contre les circonstances, mais elle ne vouloit rien faire pour le sien, et ses vœux demeuroient paisiblement au fond de son cœur.

Ses rapports avec Hohenberg, venoient encore de se resserrer, il avoit perdu avec l'héritage d'un oncle sur lequel il comptoit, la majeure partie de ses espérances; et, dans cet état de choses, il étoit impossible

qu'Emma retirât, sans un pressant motif, une parole donnée de son libre aveu. Elle renfermoit en elle-même ses sentimens et elle espéroit les cacher toujours.

Nous avons laissé Edmond dans le chemin qui conduit de sa demeure à celle d'Emma ; en le parcourant, ses pensées erroient sur leur situation réciproque, et sur le passé qui l'avoit fait naître.

Il arrive à une esplanade dans le bois qui séparoit ces deux terres; un chemin frayé dans la forêt serpentoit depuis cette hauteur jusques dans l'agréable vallée, où l'on distinguoit la maison d'Emma, environnée de jardins et d'habitations champêtres.

Il s'assied au pied d'un chêne antique et touffu, qui avoit souvent

rassemblé la petite société pour un léger repas, ou pour voir dans les jours de fète tout le peuple de la contrée se rendre à la chapelle du bois. Ce lieu étoit, depuis longues années, un but de consolation et de secours pour les ames pieuses, et celui des rassemblemens joyeux de la jeunesse.

La magie du souvenir agit sur certains esprits avec une puissance merveilleuse lorsqu'ils se retrouvent dans un lieu connu; ce qu'ils ont vu et senti se présente à leur imagination avec toute la force et la vérité du présent. Une semblable reminiscence s'empara tout d'un coup d'Edmond, et interrompit le cours de ses réflexions par le charme irrésistible du sentiment.

Jusqu'à la quatorzième année

d'Emma, Wallendorf avoit eu avec elle la douce expression de l'intérêt paternel; dans l'abandon et la familiarité de leurs réunions journalières, il pressoit ses mains dans les siennes et imprimoit souvent, en l'abordant ou en la quittant, un baiser sur ses joues délicates.

Dans une belle journée de printems, se trouvant sous ce même chêne avec Emma et sa mère, il sentit pour la première fois la main de l'aimable enfant se retirer tremblante de la sienne et sa joue s'offrir à son baiser couverte de rougeur. Ce premier sentiment de pudeur virginale avoit été sacré pour lui; depuis oe jour il ne l'avoit plus regardée comme un enfant, et passant de cette aisance fraternelle à un ton plus réservé, il avoit joui davantage

par les petites privations qu'il s'étoit imposées que par la plus douce familiarité elle-même.

Il étoit appuyé au pied du chêne, ses yeux étoient baissés, et la douleur s'emparoit de plus en plus de son ame à mesure que le passé se retraçoit à sa mémoire. Elle pouvoit être à moi, s'écria-t-il, pourquoi mon malheureux silence a-t-il laissé à son cœur le tems de recevoir un autre objet? Elle s'éloignera d'ici; elle appartiendra à un autre; mon souvenir ne sera pour elle qu'un des rêves de son enfance. Hélas! sera-t-elle heureuse?...... une noble sollicitude pour l'objet de son amour lui fit oublier sa propre douleur.

Déjà il étoit arrivé à la grille de la cour spacieuse dont le centre est orné d'un beau rond de gazon, déjà



il entrevoyoit, entre les branches d'acacia, le vêtement blanc d'Emma que doroient les rayons du couchant. Je resterai son ami, dit-il, oui, son sort sera constamment l'objet de mes soins.

Une femme a beaucoup quand elle a un ami fidèle et désintéressé.

Il demeura encore un moment sous les ormeaux qui ombrageoient l'entrée pour essuyer une larme; puis il s'avança vers son amie avec un sourire plein de bonté et de charmes, semblable aux rayons du couchant qui présagent un beau matin.

Emma le reçut avec un doux sourire; ses regards se reposèrent avec confiance sur les traits nobles d'Edmond, mais un léger nuage obscurcissoit la sérénité de son front, et

elle se hâta de serrer une lettre d'Hohenberg qui étoit sur sa table d'ouvrage. Elle paroissoit sentir la situation de Wallendorf, jamais elle ne disoit un mot qui eut quelque rapport direct avec ses engagemens, et même elle étoit obligée de se faire violence pour en parler d'une manière générale.

Edmond lui dit : vous avez reçu une lettre d'Hohenberg ?

Oui, répondit-elle, en baissant les yeux, il espère être ici dans quelques semaines. — Pour vous enlever à jamais à cette demeure ? — Non, non, s'écria Emma, jamais ce lieu où tout ce que j'aimois est présent à ma mémoire, où mille souvenirs heureux m'environnent, ne me deviendra étranger, mon cœur y cherchera toujours sa patrie. Elle parut

presque effrayée de la vivacité avec laquelle elle avoit parlé, et continua plus doucement : Hohenberg aussi y trouvera un repos agréable après la vie fatigante du monde et de la guerre, l'âge mûr nous réunira à l'ami le plus cher de ma jeunesse.

C'est du moins un beau rêve que vous laissez pour consolation à celui qui demeure isolé, j'ai moi-même un si grand besoin de consolation, dit Emma en s'efforçant de retenir ses larmes, quelques-unes roulèrent sur ses joues brûlantes ; cependant ses yeux demeurèrent fixés sur ceux de son ami, et elle poursuivit : combien je désirerois que cet intervalle fut déjà franchi ! mon imagination ne me présente que des images confuses, je ne puis désirer un monde que je ne connois pas, mon cœur est si

plein des souvenirs de ma vie passée, qu'il me semble que rien de nouveau ne peut y trouver place.

Le cœur d'Edmond battoit violemment, mais il se contint; ses regards s'arrêtèrent avec une tendre et profonde mélancolie sur les traits chéris d'Emma. Elle commanda à son émotion et fit des questions sur quelques plantes qu'il avoit sans le savoir cueillies en chemin. Il les posa en tremblant devant elle, et répondit à ses questions avec un serrement de cœur inexprimable. Emma se forçoit à l'attention, mais elle n'entendoit que sa voix, et une subite rougeur enflamma ses joues, à l'instant où sa main toucha par hasard celle d'Edmond. Un bruit à la grille les soulagea tous deux, et mit fin à

cette scène douloureuse qui n'étoit cependant pas sans douceur.

Une figure inconnue se présenta. Emma et Edmond s'approchèrent de la porte; deux grands yeux noirs qui imploroient du secours, et qui attendoient avec l'expression la plus marquée l'effet de leur demande, les émurent vivement l'un et l'autre. Un vêtement déchiré, d'une forme étrangère, sur lequel on apercevoit des traces de sa première magnificence, enveloppoit une femme d'une tournure élégante. Elle passa ses bras décharnés au travers des grilles et ouvrit une main suppliante. Lorsqu'Emma lui tendit une pièce d'argent, elle l'a saisit avec vivacité, leva les yeux au ciel, et adressa en langue espagnole une action de grâce à la sainte Vierge. Elle détacha ses

bras de la grille, fit quelques pas en chancellant, et tomba évanouïe. Ils coururent l'un et l'autre à son secours, en la relevant pour la porter, d'après la prière d'Emma, dans sa maison, Edmond aperçut une croix de diamans qui sortoit de son sein. La possession d'un tel bijou, avec toutes les apparences du dénuement, leur parut à tous deux bien extraordinaire.

Par les soins d'Emma, la jeune femme ne tarda pas à reprendre ses esprits. Lorsque ses yeux se rouvrirent, elle regarda autour d'elle d'un air égaré, rougit en apercevant sa croix, et se hâta de la cacher : ô Dieu ! s'écria-t-elle, je me croyois déjà dans le chemin du ciel, faut-il que je me retrouve encore sur la terre ? cependant tu m'as envoyé un

ange-sauveur ! elle saisit la main d'Emma et la couvrit de baisers et de larmes. On lui offrit quelques alimens qu'elle prit avec avidité ; elle sourit en touchant la couverture fine qui l'enveloppoit, et regarda tous les objets qui l'environnoient avec une curiosité expressive.

Edmond lui parla avec amenité en espagnol, cherchant à lui inspirer du courage. Un rayon de joie brilla sur ses traits flétris, lorsqu'elle entendit les sons flatteurs de sa langue maternelle ; des pleurs coulèrent sur ses joues : où suis-je? où suis-je ! s'écria-t-elle dans son ravissement ; êtes-vous des anges, ou seulement des mortels sensibles qui prenez part à l'inexprimable misère d'une pauvre créature ? depuis trois lunes aucun

accent d'intérêt humain n'a frappé mon oreille.

Edmond lui demanda avec ménagement quel événement extraordinaire l'avoit conduite dans cette contrée éloignée; elle jeta sur lui un regard douloureux , et dit : mon cœur ! . . . . . . elle retomba sur le coussin les yeux fermés; au bout de quelques minutes elle se leva et rajusta de son mieux, en rougissant, ses habits déchirés : j'ai fait vœu, dit-elle, d'aller prier pour vous à la chapelle voisine, laissez-moi partir, il faut que je me presse, j'ai un long chemin à faire, bien long, car je n'en connois pas le terme.

Wallendorf lui représenta qu'elle étoit encore trop foible pour aller plus loin avant la nuit, et qu'Emma la garderoit volontiers auprès d'elle :

non, cela ne se peut pas, dit-elle doucement en secouant la tête : non, cela ne peut pas être, ce n'est que sur la route que je puis trouver le repos. Je me suis arrêtée dans ce pays plus long-tems que je ne l'aurois dû, à quelques milles d'ici on m'a volé dans une auberge le peu d'argent que je possédois ; inconsolable, je me suis remise en chemin, et pour la première fois de ma vie, je me suis vue obligée de mendier ma nourriture. Un soir je trouvai une petite chapelle, ici dans la profondeur du bois. Je m'agenouillai devant la sainte Vierge et je lui exposai, dans ma fervente prière, tous mes besoins et tous mes tourmens. Tout-à-coup une gloire dorée brilla autour d'elle et sa tête s'inclina favorablement vers moi. Pleine de con-

fiance dans le secours promis, j'errai quelques jours dans les environs, et je revenois chaque soir chercher un asile auprès de la sainte image. Tout le reste du monde étoit muet pour moi, et le peu de signes par lesquels j'exprimois mes plus pressans besoins étoient la seule communication que j'eusse avec les vivans ; mais le ciel a eu pitié de mon isolement sur la terre ; le secours promis je l'ai trouvé auprès de vous, je puis subsister quelques jours de vos dons ; adieu, je vais prier pour vous.

Emma la retint et conjura Edmond de lui persuader de rester.

Bonne fille, dit Wallendorf, puisque tu penses avoir été conduite ici par un signe du ciel, confie-toi entièrement à nous. Il y a quelque chose de mystérieux dans ton sort,

ton ame paroît souffrir, compte sur notre humanité, et crois que nous avons aussi des cœurs sensibles. Quelles circonstances t'ont poussée hors de ta patrie? Il saisit la croix qui brilloit sur ses vêtemens et continua : sais-tu qu'avec ce joyau tu possèdes plus de trois fois le moyen de retourner dans ta famille d'une manière convenable à ton extrême délicatesse ?

Jamais, jamais, s'écria-t-elle vivement, je ne reverrai mon pays natal, jamais je ne me détacherai de cette croix, dernier présent de ma mère. Ma mère, mon infortunée mère, pardonne à ton enfant, à ton pauvre misérable enfant !

Elle poussa un cri déchirant, ses nerfs se contractèrent, et elle tomba privée de sentiment.



En revenant à elle, elle s'écria : ne vous disois-je pas de me laisser partir ? je sens que votre intérêt ne fait que réveiller ma douleur ; renfermée dans mon sein, elle est plus aisée à supporter.

Il faut que je vive sans amour, parce que j'ai offensé l'amour ; hélas ! il a cependant porté le premier coup à mon cœur affligé. Adieu, rappelez-vous la pauvre Raphaëla.

Alors cherchant à se lever, elle sentit elle-même son impuissance et retomba de foiblesse. Vous voyez, lui dit Edmond, que vous voulez faire l'impossible, reposez ici cette nuit ; elle se disposa à obéir, baisa la main d'Emma, s'efforça de faire une inclination de tête à Edmond et pleura en silence.

Wallendorf et Emma laissèrent là

malade aux soins d'une garde et passèrent la soirée à faire des plans pour la secourir.

L'heureux accord des cœurs dans dans une activité bienfaisante, produit toujours le repos d'esprit et le contentement de soi-même; mais deux êtres qui s'aiment, ne sentent jamais si bien leur bonheur, que lorsqu'ils se rencontrent dans un sentiment bon et vrai; il leur semble alors que leur union doit être éternelle comme la nature, et comme elle parsemée de fleurs toujours renaissantes.

Edmond venoit chaque soir et partageoit avec Emma ses soins pour la malheureuse étrangère; Raphaëla avoit une fièvre ardente, chaque fois que dans le paroxisme elle perdoit le sentiment de sa foiblesse, on pou-

voit à peine la retenir, elle vouloit se lever et poursuivre son voyage. Plus d'une fois la garde fut obligée de la ramener avec violence. Dans ses heures de repos elle versoit des larmes de reconnoissance sur Emma et sur Wallendorf.

Ses rêveries étoient déchirantes, le désir passionné de revoir un amant et une mère étoit ce qui revenoit le plus souvent dans ses discours incohérens. Des monstres dans d'immenses forêts, des torrens débordés qu'elle devoit passer à la nage, effrayoient son imagination et décéloient la trace qu'un long abandon, et son voyage solitaire, avoient laissé dans son esprit. La voix d'Edmond exerçoit sur elle une puissance magique, et la portoit aussitôt au repos.

Jamais Wallendorf n'avoit paru

aussi aimable à Emma que dans ses soins constans pour cette infortunée; elle ne l'avoit vu avec aucune personne de son sexe d'une familiarité si intime et telle qu'elle l'avoit si longtems et si vivement désirée pour elle-même. Lorsqu'il emportoit Raphaëla d'une chambre dans l'autre, lorsqu'il posoit sa main sur son front brûlant, lorsque, dans le feu de la reconnoissance, elle pressoit cette main dans les siennes, Emma éprouvoit un saisissement extraordinaire dont elle ne pouvoit s'expliquer la cause, une vive rougeur se répandoit sur ses joues; elle désiroit secrètement d'être à la place de la jeune étrangère, et son ame pure, effrayée de ce vœu, le trahissoit par le feu de ses joues.

Edmond, de son côté, ému par un tendre sentiment de pitié, et par



la contemplation d'une passion violente, n'avoit jamais senti si vivement le besoin d'être aimé d'Emma, ni le charme de sa présence. Chaque soir il étoit saisi d'un frisson plus douloureux lorsqu'il se disoit en retournant chez lui : encore un jour vient de s'enfuir, les adieux s'approchent et loin d'elle qui remplira ma vie ?

Les soins d'un habile médecin avoient un peu soulagé Raphaëla, son imagination étoit calmée, mais ce calme n'étoit dû qu'à l'épuisement de ses forces, et la vie sembloit, avec la douleur, quitter cette belle enveloppe. Le médecin avoit confirmé à Emma ce dont elle et Wallendorf se doutoient déjà, qu'une profonde souffrance de l'ame étoit la cause de la destruction de son être, et que sa

fin seroit prochaine, si l'on ne trouvoit pas un moyen de ranimer ce cœur affoibli, en lui donnant de nouvelles espérances.

Lorsqu'Emma fit part à Edmond de l'opinion du docteur : combien il est fâcheux, dit-il, que l'impossibilité de s'exprimer empêche Raphaëla de vous confier son secret ! vous gagneriez sûrement bien plus aisément sa confiance que moi ; cependant il faut que je tente de l'obtenir, afin d'apprendre ce que nous pouvons faire pour elle. Je n'ai aucun doute sur le genre de douleur qui a brisé cette ame sensible, elle est déchirée par une passion malheureuse, vraisemblablement pour un objet méprisable ou plutôt infortuné; car qui pourroit, sans y être forcé par une fatale nécessité, abandonner

ainsi un cœur si tendre à la violence de ses tourmens?

Pauvre créature ! dit Emma les yeux baignés de larmes, nous emploîrons tous les moyens pour la guérir.

Pour la guérir! interrompit Edmond, cela est difficile ; la consoler, c'est à quoi nous parviendrons peut-être.

Mais si l'être qui fait son malheur est indigne d'elle, ne croyez-vous pas qu'en le reconnoissant pour tel elle guérisse de sa passion ?

Edmond sourit : je vois, dit-il, que ma douce amie, heureuse dans le premier choix de son cœur, ne connoît pas encore la puissance du voile magique que l'amour peut mettre devant nos yeux ; ce que notre ame embrasse avec passion, notre esprit l'élève et l'embellit.

Pourriez-vous désirer que je connusse cet état d'illusion ? répondit Emma ; la nature est si riche en objets qui pénètrent notre cœur. Les sentimens les plus tendres ont toujours vivifié mon existence ; mon être entier s'est formé dans cet élément, et mes rapports avec Hohenberg ne me semblent qu'une nouvelle fleur sur le chemin de la vie, auprès de laquelle toutes les autres ne me paroissent ni moins belles, ni moins nécessaires à mon bonheur. Je ne sais, continua-t-elle en regardant Wallendorf avec une douce innocence, si mon penchant pour lui devoit éloigner de moi la rélation la plus intime de mon enfance ..... si vous pouviez me devenir moins cher..... je crois que je le haïrois..... vous ne connoissez pas non plus par

expérience ce sentiment là mon ami?

C'en étoit presque trop pour Edmond ; son cœur battoit avec violence ; sa voix étoit tremblante ; cependant il s'efforça de prendre sur lui et de répondre tranquillement : ma jeunesse fut livrée à divers orages; j'espère dans mon âge mûr n'être jamais un objet de trouble par ma manière de sentir; soyez heureuse, chère Emma, soyez heureuse et je le serai aussi.

Mon excellent ami! s'écria Emma en serrant la main d'Edmond et cherchant en vain des paroles. Son saisissement alloit jusqu'à la foiblesse; les objets chanceloient et s'obscurcissoient devant ses yeux.

Edmond détourna la tête ; il n'auroit pu la regarder sans la serrer dans ses bras, ni la sentir un instant sur

son cœur, sans l'y retenir une éternité.

L'instant d'une parfaite intelligence étoit prochain ; la plus vive émotion s'étoit emparée d'eux ; ils alloient exprimer sans réserve leurs sentimens les plus profonds . . . . . . lorsqu'une femme de chambre entra avec une joyeuse précipitation apportant une lettre d'Hohenberg.

Jamais l'ame d'Emma n'avoit été blessée plus douloureusement ; sa vie lui sembloit prête à s'éteindre, tant l'ombre même d'un tort affligeoit son cœur délicat.

Certains esprits ne sont nés que pour les rapports les plus nobles et les plus purs ; dans le moment même où ils sont entraînés par la plus irrésistible des passions, ils ne peuvent goûter aucune jouissance si elle n'est

d'accord avec la justice et la vérité. Ceux-là trouvent rarement le bonheur, mais la paix intérieure est la compagne de leur vie.

La pauvre Emma s'accusoit d'infidélité et de perfidie, en reconnoissant et en appréciant enfin la seule passion réelle de son cœur que des sentimens trop confus dans sa première jeunesse, et la retenue bizarre d'Edmond lui avoient si long-tems cachée à elle-même. Sa main quitta précipitamment celle de son ami dont le regard cherchoit douloureusement le sien; ce demi-jour d'un sentiment prêt à se répandre fut remplacé brusquement par le jour perçant de la réalité.

Edmond ne sût point interprèter le saisissement d'Emma; il se persuada, avec une délicatesse et une

modestie peu communes, qu'elle connoissoit son amour pour elle, et que la douleur qu'il ressentoit de sa perte l'avoit seule émue si profondément.

Il s'efforça de se composer; parla d'une occupation qui exigeoit sa présence dans le jardin, et la quitta, à ce qu'il crut, avec un regard assuré et un air serein; mais Emma, depuis long-tems accoutumée à lire dans ses traits, remarqua la douloureuse contrainte de sa contenance.

A peine avoit-elle lû la lettre d'Hohenberg, qu'on vint lui annoncer que Raphaëla avoit prononcé son nom et celui d'Edmond en faisant signe qu'elle désiroit leur parler. Elle avoit auparavant défait un pli de son vêtement; elle en avoit tiré un portefeuille, l'avoit couvert de baisers et

pressé long-tems en silence contre sa poitrine. Ensuite elle en avoit tiré quelques papiers qu'elle avoit lûs en répandant des torrens de larmes.

Emma se hâta de chercher Wallendorf, et tous les deux se rendirent auprès de la malade.

Raphaëla en les voyant entrer se souleva de dessus son sopha ; pour la première fois elle s'étoit parée d'une des robes fines qu'Emma lui avoit données ; tous deux s'étonnèrent de la tournure imposante et gracieuse de la jeune étrangère et de la noblesse de son maintien.

Elle présenta à Emma le portefeuille et dit à Edmond : lisez ces papiers avec cette excellente amie, et apprenez à connoître entièrement l'être auquel vous avez si généreusement voulu conserver la vie. Après

ma mort, car je sens avec une joie indicible que je suis bientôt au terme de mes souffrances; après ma mort, envoyez à ma mère ces papiers sous cette adresse. Quant à ces lettres, qui justifient peut-être la foiblesse qui me tue, rien ne m'en séparera. Tant que je respirerai, aucun œil étranger n'apercevra ces caractères chéris qui renferment mon sort, ma vie, la plus profonde douleur, mais aussi une ineffable félicité. Quand la vie aura fui de mon sein, prenez ces feuilles sur mon cœur; que votre main amie en fasse une copie fidèle; vous l'enverrez à ma bonne mère, afin qu'elle apprenne à pardonner à son enfant. L'original sera replacé sur ce cœur refroidi et y demeurera pendant le sommeil de la mort.

Hélas ! j'ai été privée long-tems de toutes les consolations humaines, mais à présent que je les ai retrouvées, je sais que vous ne me laisserez pas mourir dans le désespoir et que vous exaucerez ma prière.

Wallendorf et Emma la consolèrent avec tendresse et lui promirent solennellement d'exécuter ses volontés.

Ils la quittèrent tranquillisée et Edmond traduisit pour Emma l'histoire de cette infortunée. Sur l'enveloppe, il trouva le nom, bien connu, d'une famille distinguée d'un port de mer espagnol. Elle contenoit ce qui suit :

Ma mère bien-aimée, lorsque ces caractères se présenteront à tes yeux ton pauvre enfant jouira déjà du repos de la tombe; sur la terre il

n'en est plus pour moi, si ce n'est dans son cœur, et pourrai-je l'atteindre ? . . . . Ah ! s'il voyoit comme pour l'amour de lui j'ai tout abandonné; s'il me voyoit, foible et timide, braver tous les dangers et tous les besoins ; s'il sentoit quelle amère douleur me suffoque quand je pense à tes larmes, ô la meilleure des mères! n'en seroit-il pas touché ? . . . . . il n'avoit pas un cœur dur. . . . . .

Je ne cherche pas à me justifier, cependant je sens que tu me pardonnerois si tu connoissois mon état. Ah! du moins tu pleureras sur ma tombe!

J'obéis à une puissance surnaturelle du ciel ou de l'enfer ; sais-je moi-même ce qui m'entraîne ? mais il faut que je poursuive. Le sol brûloit sous mes pieds, les murs de notre demeure menaçoient de s'écrouler

sur ma tête; des voix sembloient m'appeler de l'azur des cieux, lorsque j'étois assise sur notre balcon; et dans la maison de tous côtés elles me crioient : fuis malheureuse!.....

A peine étois-je sortie du cloître... rappelle-toi le premier jour où Carlos fut introduit auprès de nous. Il entra par la petite porte du jardin; combien je fus émue en voyant sa taille élevée, et la manière noble avec laquelle il aborda mon père! je crus voir le ciel ouvert dans ses yeux lorsqu'ils pénétrèrent la feuillée sous laquelle je cherchois à me cacher, l'éclair du plus vif sentiment brilla jusqu'au fond de mon cœur. Si je pouvois te peindre ces alternatives de trouble et de bonheur, qui, dans le même instant, me donnèrent la mort et la vie....., tu sentirois que

de ce moment je ne m'appartins plus.

La musique, le chant, une douce gaîté remplirent la soirée.

Quel air nouveau m'environnoit ! comme la voûte des cieux me paroissoit plus brillante ! la terre se paroit des plus vives couleurs ; les fleurs exhaloient un parfum plus suave ; la nature entière brilloit et brûloit d'amour.

Depuis cet instant, en veillant, en rêvant, je le voyois sans cesse auprès de moi, mon cœur palpitoit au moindre bruit ; je l'attendois toujours..... Vous étiez ravis mon père et toi de ses manières douces et nobles ; comme son éloge me faisoit tressaillir ! pleine de reconnoissance, j'étois prête à tomber à vos pieds, en entendant ainsi retentir la voix de mon cœur.

Nos regards avoient parlé ; un doux serrement de main que j'avois rendu en tremblant avoit trahi mon amour. Un jour, nous nous trouvâmes seuls . . . . . . comment pourrois-je rassembler des paroles pour exprimer ce qui, encore aujourd'hui, embrâse tout mon être? mon avenir entier s'attachoit à ces momens de félicité; je me crus sa fiancée.

Pauvre mère! tu as senti la douleur sans bornes qui déchira mon cœur à son départ; mes joues pâles, mes yeux éteints, te firent passer de longues nuits sans sommeil.

Ses lettres me soutenoient; il avoit promis de revenir, après quelques lunes, vous demander ma main. Je l'attendois lorsque je reçus une lettre qui me plongea dans le plus profond désespoir. Un froid mortel se faisoit

sentir dans ces caractères autrefois si tendres; une cruelle obscurité avoit remplacé la douce confiance. Il craignoit de me rendre malheureuse ; il renonçoit à moi.

Tu ne peux avoir éprouvé une telle douleur, ma mère; n'essaye pas de la concevoir.

Toutes mes lettres demeurèrent sans réponse; ma vie n'étoit plus que le rêve délirant de la fièvre; mille fois j'espérai que la mort viendroit à mon secours, que cette malheureuse passion dissoudroit enfin mon être. Mais non, il falloit aller à lui, lui parler; il falloit que je lui montrasse mon cœur, et que je reçusse la mort de sa main s'il avoit cessé de m'aimer. Hélas ! il falloit te quitter ; pauvre mère, ne crois pas que j'aie pu le faire sans l'affliction la plus amère.

Tu m'avois permis de retourner au couvent ; j'espérai qu'à l'aide de la bonne vieille Anna, mon éloignement pourroit t'être caché jusqu'à la fin de mes tourmens ou de ma vie. Hélas ! lorsque le dernier soir je pleurois sur ton sein, je me séparois du bonheur pur qui n'appartient qu'à l'innocence; celui-là ne fait point couler de larmes !

J'erre souvent dans des forêts sombres et inconnues ; je crois alors, ô ma mère ! je crois entendre ta voix dans le murmure des vents.

Je t'écris dans une cabane de berger au pied des Pyrénées ; une langue étrangère renferme au-dedans de moi mon chagrin et ma douleur; il me semble que je ne suis plus qu'une ombre. Je mesure chaque

jour sur ma petite carte le chemin que j'ai fait ; et l'éloignement du seul lieu où je puisse retrouver la vie, du lieu où il respire, semble s'accroître à mesure que mes forces diminuent.

Mon espérance se perd dans l'immensité, et souvent je pense que je ne pourrois pas supporter sa présence.

On trouvera ces feuilles après ma mort, et quelque mortel compatissant te les enverra.

Ecrit dans mes derniers jours. O ma mère ! je meurs avant de l'avoir trouvé ; mes forces sont épuisées, ma vie s'éteint, mais je meurs dans sa patrie.

Je suis auprès de deux êtres bien-



faisans, ce sont des anges auxquels la sainte Vierge m'a envoyée.

Bénis mes cendres, ma mère. Je porte la peine de ma faute envers toi et envers mon père bien-aimé. Hélas! je n'ai pas trouvé le repos que je cherchois loin de vous, et vous avez perdu la consolation de votre vieillesse. Priez pour l'ame de votre fille; priez pour qu'il me soit rendu dans un autre monde.

Emma avoit écouté Edmond avec une profonde émotion, et lui-même lisoit d'une voix tremblante.

Leurs sentimens réciproques, qui n'avoient jamais osé se former à eux-même un langage, sembloient trouver un organe dans l'expression de cette passion développée avec tant de véhémence.

Ils ne parloient plus de leur propre

situation ; leur intérêt pressant pour cette malheureuse étrangère étoit devenu le sujet continuel de leurs conversations.

Wallendorf désiroit apprendre le nom de cet homme si passionnément aimé, et lui faire connoître l'état dans lequel cette infortunée étoit tombée par sa faute : s'il pouvoit en être instruit il reviendroit à elle, disoit-il.

Hélas ! pourroit-il la rendre heureuse ? dit Emma d'un ton pénétré, un cœur sensible peut-il se méprendre entre la pitié et l'amour ? l'un peut-il tenir lieu de l'autre ?

En parlant ainsi, Emma croyoit exprimer sa situation relativement à Edmond, et celui-ci s'imagina que ces paroles contenoient un avertissement tacite de réprimer ses pro-



pres sentimens. Le défaut de s'entendre s'étoit trop enraciné dans ces deux cœurs délicats; il s'y attachoit toujours plus fortement, et ce qui auroit dû le dissiper ne servoit qu'à l'augmenter encore.

C'est ainsi qu'ils se quittèrent ce soir là; c'est ainsi qu'ils vécurent les jours suivans, unis par une douce et active bienfaisance, mais cependant poursuivis par un sentiment douloureux. C'étoit les derniers momens qu'ils passoient ensemble, ils alloient être séparés, du moins pour un long espace de tems. Ils sentoient peser sur eux la main du sort qui, dans son caprice, les arrachoit l'un à l'autre, tandis qu'ils n'avoient jamais si vivement éprouvé le besoin d'être éternellement unis.

Emma ne pouvoit s'exprimer avec

Raphaëla que sur des choses générales, ne connoissant pas sa langue; mais son cœur aimant se montroit dans ses regards, dans chaque mouvement de son aimable figure; et la reconnoissance de la jeune Espagnole, son attachement pour elle tenoit en quelque sorte de l'adoration qu'on a pour un être supérieur.

D'après ce plan convenu, Edmond étoit souvent auprès d'elle, pour tâcher de pénétrer son secret. Son état physique s'étoit amélioré depuis qu'elle avoit expliqué ses intentions et abandonné toute espérance.

Elle s'envisageoit comme une ombre qui n'a plus rien de commun avec la terre; et qui, légère et invulnérable, plane au-dessus des joies brillantes de la jeunesse, mais aussi

au-dessus des douleurs déchirantes de la vie.

Elle ne faisoit plus aucune tentative pour s'échapper; elle sembloit regarder comme sa patrie le lieu où elle espéroit que son ame alloit quitter sa dépouille mortelle. Son plus grand désir étoit de retourner à la chapelle du bois, d'où, disoit-elle, la consolation lui étoit venue.

Edmond saisit cette occasion pour avoir avec elle une conversation non interrompue, et la conduisit par une belle soirée vers la sainte image qui lui inspiroit tant de confiance.

Elle ressortit de la chapelle visiblement fortifiée; elle avoit l'air serein et dit d'une voix douce : j'ai eu la même apparition que le soir avant d'arriver à la maison d'Emma; bientôt, bientôt mon esprit, dégagé

de ses liens, volera au devant du bien aimé. Ses grands yeux noirs portoient déjà des regards d'espérance dans l'espace azuré des cieux.

Wallendorf ne douta point que tout le miracle ne fut produit par le soleil couchant qui projetoit ses rayons dorés au travers des vitraux de la chapelle, et par le mouvement des branches d'un grand ormeau que le vent du soir courboit jusqu'à la fenêtre. Mais il se garda bien de lui ôter sa consolante illusion et dit : pourquoi, bonne Raphaëla, rejetez-vous toute espérance d'être encore heureuse dans ce monde ? pourquoi ne voulez-vous pas me confier le nom de votre amant? Que ne puis-je l'instruire de votre sort ! croyez-moi, chère amie, le meilleur d'entre nous est souvent trop entraîné par



les diverses impressions de la vie ; pour conserver un sentiment avec la même constance qu'une femme délicate et sensible ; mais un cœur tendre est toujours accessible à la voix de l'amour lorsqu'elle vient lui rappeler l'ancien enchantement du bonheur.

Raphaëla écoutoit, les yeux baissés, le discours consolant d'Edmond; elle rougit et parut incertaine ; mais bientôt, fixant ses regards sur les siens avec toute l'énergie de la douleur, elle dit : jamais je ne prononcerai ce nom ; vous le trouverez dans le portefeuille après ma mort :

Edmond s'efforça de la distraire de ses sombres pensées, et la ramena doucement à la maison. Emma étoit allée au devant d'eux, mais elle ne

prit pas le même chemin et ils rentrèrent avant elle.

Wallendorf, cherchant à dissiper la triste Raphaëla, la conduisit dans des appartemens qui lui étoient encore inconnus: vous demeurerez ici, lui dit-il, lorsque notre amie sera loin de nous; lorsqu'elle aura suivi son époux dans une province éloignée. Cela arrivera peut-être bientôt, ajouta-t-il avec un sourire amer qui décéloit tout ce que cette idée avoit de pénible pour lui.

Emma est fiancée! s'écria-t-elle vivement; ah! que toutes les bénédictions du ciel reposent sur cet ange! je supporterai volontiers toutes les infortunes pendant le peu de jours qui me restent, si les siens sont heureux et sereins. Elle fixa Edmond avec étonnement, comme

si elle lui avoit supposé d'autres relations avec Emma; mais une discrétiou aimable retint la question qui erroit déjà sur ses lèvres. Edmond qui cherchoit à s'accoutumer à la pensée déchirante des liens futurs de son amie , conduisit Raphaëla dans un petit cabinet, où se trouvoit le portrait d'Hohenberg de grandeur naturelle : voilà l'image de l'homme qui possédera notre Emma, dit-il, en tirant le rideau de soie qui cachoit le tableau.

Raphaëla regarda le portrait, et ses yeux y demeurèrent fixément attachés. Une pâleur mortelle succéda à la brûlante rougeur de ses joues, — c'est Carlos..... c'est mon amant..... s'écria-t-elle d'une voix étouffée ; et elle tomba sur le plancher dans d'effrayantes convulsions,

Edmond la prit dans ses bras et la porta dans sa chambre ; elle ne parloit pas, mais des cris douloureux s'échappoient de son sein. Tous les calmans furent employés, et bientôt elle tomba dans un profond sommeil. Wallendorf la laissa quelques instans pour se remettre de ce cruel spectacle, et de la secousse intérieure qu'il avoit lui-même éprouvée. Il savoit qu'Hohenberg avoit été en garnison sur les frontières d'Espagne ; ce portrait passoit pour être parlant, il ne pouvoit croire que Raphaëla se trompât.

Il parcourut quelques allées du jardin dans la plus vive agitation ; le voile épais qui enveloppoit son avenir venoit de se déchirer. Tous les objets qui l'environnoient se présentoient de nouveau à son ame sous des

formes gracieuses ; chaque place de ce petit jardin lui retraçoit une scène avec Emma, un rêve agréable, un désir ardent de son cœur. Il avoit banni toutes ces images ; elles ressortoient maintenant avec plus de charme du nuage qui, en se dissipant, lui laissoit voir un lointain immense d'espérance et de bonheur.

Il est certain qu'il n'est pas digne d'elle, dit-il enfin, elle est libre. Mais ne le regrettera-t-elle pas ? cette perte ne déchirera-t-elle pas son cœur ? trouvera-t-elle dans mon sein autre chose que la consolation et le repos ? ah ! je crains bien qu'elle n'ait perdu le premier bonheur de sa jeunesse ; l'espoir et la confiance.

En rentrant il trouva Emma qui se glissoit légérement hors de la

chambre de Raphaëla : elle dort encore, dit-elle à demi-voix, mais elle a de nouveau beaucoup souffert, pauvre créature ! En disant ces mots avec une douceur céleste, ses yeux étoient fixés sur Edmond cherchant à lire dans les siens le même sentiment d'une pure bienveillance.

Il ne pouvoit presque plus retenir les élans de son cœur; il la voyoit de nouveau comme l'ange qui devoit embellir sa vie; son trouble étoit si grand qu'il étoit hors d'état de s'exprimer; il prétexta des affaires et la quitta.

Le lendemain matin il se rendit chez elle plus tôt que de coutume. Il trouva dans la cour une voiture de voyage de la parente d'Emma, dont le retour étoit attendu avec anxiété, comme un signe de son

prochain mariage. Il frémit et monta rapidement l'escalier.

Raphaëla est mieux, lui cria Emma aussitôt qu'elle l'aperçut, elle a même paru se réveiller plus calme après un long et profond sommeil. Mais ma vue l'a singulièrement émue ce matin. Elle trembloit lorsque je suis entrée chez elle; elle a caché sa figure dans l'une de ses mains, et de l'autre elle me faisoit signe de m'éloigner. Je lui ai demandé ce qu'elle avoit, si je l'avois offensée : non, ô Dieu ! non, s'est-elle écriée vivement en levant les yeux au ciel. Alors elle a répété mon nom avec tendresse, elle a baisé mes mains, les a mouillées de larmes et pressées plusieurs fois contre son sein. Elle a ensuite témoigné le plus vif désir de votre

présence, à chaque instant elle prononce votre nom; allez donc, mon ami, allez bien vîte auprès d'elle.

Edmond s'y rendit; Raphaëla le reçut avec une tremblaute impatience; ses joues étoient brûlantes, elle lui dit: portez-vous encore mon secret caché dans votre cœur? oui, dit Wallendorf, ah! je l'espérois bien, s'écria-t-elle, que la sainte Vierge soit à jamais bénie!

Un rêve envoyé du ciel m'a enseigné ce que j'avois à faire; je me suis réveillée avec une résolution calme; toutes les incertitudes de mon esprit sont dissipées.

Je me suis trouvée cette nuit avec Emma dans des prés fleuris; nous pleurions toutes deux; un ange est descendu sur un nuage, et nous a présenté à chacune une couronne de

mirthe; le nuage s'est alors placé entre nous deux, nous pouvions encore nous reconnoître, et nous nous montrions en souriant nos guirlandes. Mais la nuée, devenant toujours plus épaisse, m'a bientôt entièrement caché la figure d'Emma. Alors je me suis sentie enlevée; il me sembloit que je volois dans un grand espace; en retombant je me suis réveillée avec une légère frayeur.

Il m'a paru clair qu'Emma avoit reçu la couronne nuptiale, et qu'en même tems la couronne mortuaire avoit été mon lot. Le sort de cette noble amie s'est, dès cet instant, présenté à mon esprit comme quelque chose de sacré que je ne dois pas profaner. Non, ce malheureux secret ne s'échappera point de mes lèvres; le silence de la mort les fermera.

bientôt pour jamais; détruirai-je le bonheur de cet ange secourable ? démasquerai-je à ses yeux l'homme pour le bonheur duquel je donnerois ma vie? Emporterai-je au tombeau sa haine au lieu de sa reconnaissance et de ses regrets? — Je ne le nie pas, mon premier sentiment étoit le désir que mes brûlantes larmes retombassent sur son cœur; je ne pouvois supporter de le voir uni à une femme. L'apparition céleste a purifié mon ame; la vengeance vient de l'enfer, la paix vient d'enhaut; bientôt j'appartiendrai toute entière au ciel. — Vous êtes le seul qui connoissiez mon douloureux secret, oh! soulagez mon inquiétude par le serment de ne jamais le révéler.

Qu'exigez-vous de moi? s'écria vivement Edmond.

Ce que la noblesse de son caractère auroit pu lui faire résoudre contre son propre bonheur, quel sacrifice il auroit été capable de faire? . . . . . c'est ce qu'il est difficile de décider. Mais un vif sentiment de justice animoit son ame énergique, son cœur étoit immuable lorsqu'il s'agissoit de la vérité et de protéger le foible contre l'oppression. La délicatesse qui le dominoit naguères, au point de lui faire prendre le change sur les affections d'Emma, se taisoit dans une situation si nouvelle et si importante.

Les regards de Raphaëla étoient dirigés sur lui avec instance, et ses bras supplians entouroient ceux d'Edmond, tandis qu'il tenoit conseil avec lui-même.

Tout-à-coup il prit sa détermination; soyez tranquille, bonne Ra-

phaëla, lui dit-il en pressant tendrement sa main, je puis vous promettre qu'Emma ne sera pas instruite par moi.

Comme c'étoit tout ce qu'elle craignoit, cette assurance dissipa ses alarmes, et dans le dévouement qui lui faisoit sacrifier son propre bonheur, ses forces physiques semblèrent reprendre un nouvel équilibre.

Wallendorf pensoit qu'avant d'éclairer Emma, Hohenberg devoit être entendu. Son cœur l'avoit jugé, mais il ne vouloit recevoir et suivre que les lumières de la tranquille raison, d'autant plus que sa félicité personnelle étoit intimément liée aux résultats de cet examen.

Il écrivit à Hohenberg d'une manière noble et ferme ; il lui peignit l'état de Raphaëla ; l'informa de la

résolution qu'elle avoit prise de se sacrifier à son bonheur, et lui désigna en peu de mots, mais énergiques, la conduite par laquelle il devoit réparer les égaremens de son cœur.

Il interrogea Emma sur la demeure actuelle d'Hohenberg ; elle répondit en rougissant : je présume qu'il est encore à V*** et Edmond envoya sa lettre d'après cette adresse.

Les erreurs se multiplioient entre ces deux êtres intéressans, depuis qu'un mauvais génie les avoit détourné du droit chemin de la confiance et de la franchise. Pour la première fois de sa vie, Emma, tourmentée d'un pénible embarras, avoit déguisé la vérité en répondant à son ami. Elle savoit qu'Hohenberg étoit déjà parti de V***.

Son mariage étoit plus prochain

qu'elle ne vouloit l'avouer à Edmond, elle attendoit journellement la nouvelle de l'arrivée de son époux chez sa sœur, dont la terre n'étoit qu'à une demi-journée de distance, et où elle se disposoit à aller le joindre. C'étoit là que la noce devoit se faire, et aussitôt après elle comptoit de le suivre au lieu de sa demeure.

Il lui paroissoit impossible de supporter que Wallendorf fut témoin de son mariage ; comment auroit-elle pu faire vœu d'être à un autre, en présence de l'homme bien-aimé auquel son cœur s'étoit mille fois donné secrètement ? Elle espéroit, peut-être en vain, que l'absence jetteroit un voile sur l'image d'Edmond; elle vouloit partir sans prendre congé de lui; une lettre devoit contenir les adieux qu'elle redoutoit.

Saisie par la crainte de trahir son projet, elle n'eut pas plus-tôt induit Wallendorf en erreur qu'elle s'enfuit en tremblant pour éviter ses regards; son serrement de cœur étoit tel, que, si elle ne se fut éloignée, elle se seroit peut-être jetée dans son sein, pour y pleurer son douloureux secret.

Quelle terrible influence cette petite fausseté devoit avoir sur leur sort à tous! La lettre d'Edmond, qui auroit tout éclairci, ne pouvoit plus atteindre Hohenberg; on alloit serrer ce malheureux lien qui raviroit toute espérance à Raphaëla, qui feroit tomber sur son amant la malédiction due à l'infidélité; et la félicité la plus pure s'enfuyoit pour jamais loin d'Edmond et de son amie.

La position d'Emma devenoit chaque jour plus pénible; elle étoit

prête à succomber sous la fatalité qui sembloit la poursuivre. Sa prochaine séparation d'avec Wallendorf enveloppoit tous les objets d'un voile sombre, et son cœur ne s'en retraçoit que plus tristement l'image de ses plaisirs passés. Elle ne touchoit pas un livre sans se souvenir qu'elle l'avoit lu avec lui ; pas une pièce de son ajustement, sans revoir le doux sourire avec lequel il l'avoit pour la première fois remarquée. Entroit-il ? il falloit cacher ses larmes et paroître tranquille.

Edmond lui-même vivoit dans un état extraordinaire qui lui permettoit moins que jamais d'approfondir les sentimens d'Emma. Son amour pour la justice lui prescrivoit de se taire jusqu'à ce qu'il eût reçu la réponse d'Hohenberg; sa loyauté ne lui per-

mettoit pas d'acquérir même sa plus grande félicité aux dépens d'autrui, ni de s'élever dans l'opinion d'Emma par l'abaissement d'un objet étranger. Mais il savoit qu'elle étoit libre, l'espérance animoit son cœur, et donnoit à sa noble figure, lorsqu'il la contemploit, tout le charme du bonheur.

L'entière confiance que Raphaëla lui avoit accordée depuis peu, avoit établi entr'eux une aimable liberté; Wallendorf se reposoit volontiers dans son entretien de la contrainte qu'il s'imposoit près d'Emma. Il sentoit le besoin qu'avoit cette infortunée de lui parler de ce qui remplissoit son ame; il voyoit que de tels épanchemens lui procuroient toujours de la sérénité et du repos. Quoiqu'elle fut bien décidée à re-

noncer à son amant, son ardente imagination se reportoit sans cesse sur le passé; elle savouroit encore le parfum de la fleur fannée, et ne se doutoit guère que l'amitié pût la faire renaître de ses cendres. Edmond voyoit dans son bonheur passé la possibilité de son bonheur futur et l'écoutoit avec le plus tendre intérêt.

La conduite de Raphaëla envers Emma étoit inégale comme le flux et le reflux des sentimens de son cœur.

Ses traits, formés sous le ciel du midi, exprimoient fortement toutes les passions et décéloient chaque mouvement de son ame, tandis que sa volonté cherchoit constamment à les cacher. La pauvre enfant croyoit avoir terminé son compte avec les félicités et les douleurs de la vie,



cependant elle sentoit tout le poids de son sort en contemplant Emma.

Souvent à sa vue elle étoit saisie d'un spasme violent, comme si son être alloit se dissoudre à l'approche de celle qui possédoit actuellement son propre bonheur. Souvent aussi elle éprouvoit le plus tendre, le plus inexprimable penchant pour Emma, elle la voyoit en quelque sorte au travers de l'amour d'Hohenberg, comme environnée d'une auréole sacrée, et, par un attrait secret et indéfinissable que les esprits les plus délicats sont seuls capables de sentir, elle étoit touchée du bonheur de son amant, en voyant son amie si intéressante et si belle.

Le cœur d'Emma étoit trop froissé par sa situation présente, pour supporter tranquillement ces alternatives

d'amour et de repoussement; sa sensibilité étoit blessée, lorsque, par son arrivée, elle interrompoit la conversation d'Edmond et de Raphaëla; l'ignorance de la langue qu'ils parloient lui étoit pénible; elle les quittoit bientôt, pour s'occuper, avec son inaltérable bonté, de tout ce qui pouvoit contribuer au soulagement ou au bien-être de la malheureuse étrangère.

Emma paroissoit toujours plus aimable à Wallendorf, dans les soins soutenus qu'elle rendoit à cet être infortuné. Une femme d'une nature élevée qui s'occupe des plus petits besoins de la vie pour adoucir la souffrance, nous paroît un ange sur la terre.

Jamais Emma n'avoit vu Edmond déployer, comme auprès de Ra-

phaëla, toutes les ressources de son esprit et toute la tendresse de son cœur. Leur intimité la reportoit à l'aurore de sa jeunesse; le souvenir de tout ce qu'elle avoit goûté de jouissances sans s'en rendre compte se retraçoit vivement à sa pensée; le besoin de son ame aimante, toutes les douces relations de la vie lui rappeloient ce qu'elle alloit perdre, et elle sentit avec la plus amère douleur, que ce n'étoit qu'auprès de Wallendorf qu'elle auroit pu devenir une heureuse femme.

Il est une espèce de jalousie, inséparable de l'amour malheureux; elle se fait sentir aux cœurs délicats, non comme mécontentement de la félicité d'autrui, mais comme perte de la sienne propre.

Emma, habituée à régler ses sen-

timens d'après la saine raison, se reprochoit chaque mouvement de cette espèce. N'est-ce pas moi qui la première me suis séparée de mon ami ? disoit-elle ; ne devrois-je pas désirer avant tout, de le voir se soustraire à son isolement en s'attachant une compagne capable de le rendre heureux ? Cependant il y avoit des momens où l'image de la femme d'Edmond, en se présentant à son esprit, lui faisoit l'effet d'un mauvais génie, qui l'arrachoit au monde brillant de l'espérance et de la joie, pour la précipiter dans un abîme.

Tandis que Wallendorf attendoit le résultat de sa lettre, Emma recevoit la nouvelle de l'arrivée d'Hoheuberg chez sa sœur. Elle avoit exigé qu'il ne vint point la chercher dans sa demeure, mais il falloit

qu'elle se pressât d'aller le joindre pour prévenir son impatience.

Son départ devoit avoir lieu le lendemain avant l'aurore ; sa parente et un domestique fidèle étoient seuls dans la confidence ; elle leur avoit enjoint, sous divers prétextes, le plus profond secret. Dans une petite cour de derrière étoit la voiture de voyage déjà chargée, mais aucune trace de départ ne se faisoit apercevoir ailleurs ; on les avoit surtout écartées avec soin des chambres qui étoient ordinairement habitées.

Le sort sembloit hâter les engagemens d'Emma, tandis qu'Edmond s'abandonnoit aux plus douces espérances. Il étoit plein de confiance dans cette puissance invisible qui plâne sur les mortels et qui réprime l'injustice ; mais son cœur délicat

attendoit, en tremblant, le moment décisif ; plus son bonheur y étoit attaché, plus il désiroit qu'Emma fut éclairée par un autre que lui ; souvent il s'écrioit dans une tendre inquiétude : qui sait si son cœur ne sera pas assez douloureusement blessé en renonçant à son amant, pour regarder comme son ennemi celui dont la voix lui en aura fait sentir la nécessité ?

Nous suivons, sans nous en douter, l'impulsion secrète du sort ; en agissant nous croyons diriger le fil de notre vie, mais il est entraîné comme des milliers d'autres dans le tissu éternel des événemens. Notre bonheur appartient à cette puissance cachée, mais la pureté de nos sentimens en est indépendante ; elle procure à notre ame une douce paix que rien ne peut lui ravir.



Le dernier jour qu'Emma, libre et solitaire, passoit sur le théâtre des joyeuses années de son enfance, la conduisit par les réflexions les plus déchirantes à un retour sur elle-même. Ses propres désirs se taisoient; elle ne s'inquiétoit que de l'avenir de cet être qui lui étoit si cher, et son cœur, plein d'amour, demandoit avec ardeur, à l'auteur éternel de la nature, de rendre ses jours fortunés.

Pour la première fois il lui devint possible de penser qu'Edmond pourroit trouver dans Raphaëla un dédommagement à sa perte. Elle pesoit avec justice les aimables qualités de cette jeune étrangère; elle ne doutoit point qu'elle ne guérit enfin de sa malheureuse passion, et le penchant de Wallendorf pour elle lui paroissoit décidé.

L'espérance et la crainte créent également dans notre imagination des images trompeuses qui troublent notre horison.

La nature, pensoit Emma, accorda à Raphaëla le pouvoir d'exprimer ses sentimens avec force et chaleur, elle ne m'a donné qu'une secrète et profonde sensibilité. Edmond aussi est concentré. La flamme rapide et étincellante de l'amour peut seule émouvoir son cœur. Ah! pourquoi mes lèvres furent-elles mal à propos fermées? pourquoi fus-je toujours retenue dans les momens décisifs comme par une force surnaturelle, tandis que mon ame entière s'élançoit vers lui? Hélas! tout cela est passé avec ma vie, avec mon bonheur. Ah! puisse le sien du moins être sauvé!

A la suite de ce monologue, Emma commença la lettre qui devoit être remise à Wallendorf le jour de son départ. Elle trouvoit consolant de lui proposer elle-même d'unir son sort à celui de Raphaëla ; elle pensoit que son souvenir le suivroit dans cette union et cette idée avoit quelque douceur.

Avec quel battement de cœur elle attendoit l'heure à laquelle Edmond avoit coutume de venir ! c'étoit le dernier moment où elle pourroit goûter avec un sentiment pur le charme de sa présence.

Raphaëla avoit eu une bonne journée ; elle s'étoit fait conduire par sa garde dans le petit bois voisin. Emma trouvoit une triste douceur à jouir pour la dernière fois sans témoin de l'approche de son ami,

d'entendre le son enchanteur de sa voix, et de rassembler mille douces images pour l'avenir.

Hélas ! Raphaëla ne sera que trop tôt seule en possession de mon bonheur perdu, soupiroit-elle doucement.

Les jours de son enfance, ceux de sa jeunesse, prête à se flétrir, revenoient à sa mémoire avec tout l'enchantement du présent; elle se demandoit à elle-même comment le tems passé s'étoit évanoui, et avec lui la tendre confiance, la douce félicité dont elle jouissoit près d'Edmond. Elle se rappeloit comment il tenoit sa main dans les siennes pour lui enseigner les premiers traits du dessin, comme il conduisoit ses doigts sur les touches du piano, comment, lorsqu'elle avoit bien saisi la leçon,

il l'a serroit doucement dans ses bras, et comme ses joues s'enflammoient près des siennes. Elle se rappeloit encore que, dans les petites peines de son enfance, après quelque légère contestation avec sa mère ou avec ses compagnes, elle fuyoit dans ses bras, pleuroit dans son sein, et y trouvoit la consolation. Comment tout cela n'étoit-il devenu que froideur mesurée, que vains désirs? . . . .

Dans la pureté de son cœur, elle ne s'expliquoit pas que le vœu d'être encore plus pour son amant, d'être tout pour lui, avoit apporté, comme le fruit fatal du paradis, le trouble et la honte dans son ame, et que le même sentiment avoit produit cette réserve excessive qu'elle se reprochoit. L'époque de ce changement demeuroit pour elle dans une obscu-

rité profonde, et au moment douloureux d'une séparation prochaine, elle cherchoit en vain à l'éclaircir.

Elle conservoit religieusement, dans un cabinet reculé, tous les petits présens d'Edmond, elle avoit commencé à les arranger pour le voyage dans une cassette particulière. Le moindre bruit faisoit battre son cœur et le remplissoit d'émotion. Chaque fois que la porte de l'antichambre s'ouvroit, croyant entendre son ami, elle pâlissoit, puis elle se hâtoit d'aller en tremblant contempler pour la dernière fois ses traits chéris.

Mais que devint-elle lorsqu'elle entendit sa voix, précisément à la place d'où elle avoit cherché par tant de soins à l'éloigner? il étoit directement sous la fenêtre de son cabinet, daus le lieu où la voiture étoit préparée.

Wallendorf avoit ouvert en arrivant la première porte qui s'étoit présentée, pour sauver de la poursuite d'un chien furieux le petit épagneul d'Emma. Il ordonna au chasseur qui étoit dans la cour de prendre son fusil, mais s'apercevant tout-à-coup qu'il étoit occupé à préparer le carosse, il s'écria : que fais-tu là? qui doit partir? notre jeune maîtresse se met en route cette nuit, répondit le domestique à voix basse; et pour aller où? demanda vivement Edmond. L'époux est arrivé, c'est après demain la noce, mais ne me trahissez pas, car elle nous a ordonné de cacher son départ à tout le monde.

Emma qui n'avoit pas perdu un mot de cette conversation, se jeta sur une chaise respirant à peine, un brouillard couvrit ses yeux, cepen-

dant il fallut bientôt se rendre dans la chambre voisine; déjà elle entendoit les pas précipités d'Edmond dans la chambre d'entrée.

Une douleur poignante agitoit le cœur mâle de Wallendorf, il ne s'agissoit pas de son bonheur seulement, il s'agissoit de celui d'Emma; falloit-il qu'un parjure, qui avoit porté la mort dans le sein d'une tendre et innocente créature, reçut les vœux du cœur le plus pur?

Edmond étoit décidé à l'empêcher, mais la possibilité d'une perte si prochaine, si subite, le faisoit frémir; ses yeux pleins de larmes trahissoient son émotion en saluant Emma, il saisit sa main, la pressa sur son cœur et dit d'une voix douce: Emma, pourquoi vouliez-vous me quitter ainsi?

Affaiblie par les combats d'un penchant reprimé ; vivement émue de l'état où elle le voyoit, Emma s'abandonna toute entière au mouvement de son cœur; elle laissa tomber sa tête sur son épaule, et, avec l'abandon d'un pur amour, elle dit à demi-voix : parce que je craignois de ne pouvoir supporter nos adieux. Ah ! puisse-tu demeurer à jamais près de moi, mon Emma! dit Edmond tremblant : c'eût été ma plus douce félicité, balbutia-t-elle.

Saisis par ce torrent de sensations qui surmonte et entraîne tout, ces deux cœurs si long-tems séparés et ballotés par l'amour, se trouvoient enfin puissamment unis ; et malgré les orages du sort, du monde et de leur propre cœur, ils se trouvoient au faîte du bonheur. Oh ! s'écria

Emma, cédant enfin à la passion qui l'entraînoit, oh! prends ma vie dans ce moment, mille fois heureuse, où je sens ton cœur près du mien. Pourrois-je encore supporter de te predre?

C'est ce qui n'arrivera jamais ma bien-aimée, jamais. Tes liens peuvent être rompus , ils doivent l'être. —

Mais Raphaëla ne te rendroit-elle pas plus heureux? — Raphaëla! dit Wallendorf étonné. — O Edmond! ne pense qu'à ton bonheur : ton bonheur seul ou ta volonté pourroit me faire survivre à ta perte! Je voulois t'écrire cette nuit , t'unir à Raphaëla.... — Non, non, mon amie, jamais une autre femme ne reposera sur mon cœur; ta vivante image en chasse tout autre objet ; ton seul

souvenir me seroit toujours plus cher, me rendroit plus heureux que la présence de tout autre.

Eh bien ! prends et dirige à ton gré mon existence entière ; ce que tu feras doit être juste, doit être noble ; puis-je maintenant appartenir à un autre ? Ferai-je un serment de fidélité que je ne pourrois tenir ? Prononce toi-même, et s'il faut que je sois malheureuse, laisse-moi considérer comme l'arrêt du sort ce qui me viendra de toi.

Ange bien-aimé ! ta confiance ne sera point trompée, dit Edmond en répandant de douces larmes ; tu mets ton bonheur à vivre pour moi ; eh bien ! repose-toi sur ton ami du soin de le préparer, et que ton cœur aimant se réjouisse de lui avoir donné un avenir qu'il n'osoit plus espérer.

Laisse-moi parler à Hohenberg avant que tu le revoies. — Cher Edmond! je ne le puis sans la plus mortelle inquiétude. — Ne crains rien, mon Emma, l'amour de ce jeune homme pour toi, ses espérances, me le rendent cher, je m'occuperai de son bonheur comme du nôtre, tu peux t'en rapporter à moi. — Et à qui m'en rapporterois-je? dès ma jeunesse tu fus pour moi un ange protecteur.

Confiance sans bornes! fruit sacré d'un amour parfait! tu ne germes que dans les cœurs purs; combien de gens s'imaginent aimer sans te connoître, et osent appeler amour leurs jouissances partielles et bornées? Il faut avoir une ame au-dessus du vulgaire pour savoir se retrouver ainsi dans un autre soi-même, ne

faire qu'un avec lui, lire dans son cœur comme dans le sien propre, sentir doublement l'existence avec lui par le plaisir et par la douleur; et pouvoir enfin lui abandonner sans réserve et son sort et sa vie.

Wallendorf tenoit dans ses bras cet être si cher et jouissoit d'une félicité céleste. Une vie nouvelle commençoit pour ces amans; ils cherchoient à la rattacher au passé qui se retraçoit à eux dans de fugitives mais vivantes images; chacun vouloit reporter dans le sein de l'autre ses sentimens les plus secrets, mais ils parvenoient à peine à en esquisser quelques-uns, ils ne pouvoient que répandre de douces larmes et soupirer leur amour.

Tu m'aimois si tendrement, mon Emma, dit Edmond, et comment

pouvois-tu penser à m'unir à Raphaëla? Je ne sais, mon ami, je sentois bien que cela me déchiroit le cœur, mais c'étoit pour toi, pour toi je ne trouvois rien d'impossible. A moitié cachée dans son sein elle continua. Ah! lorsque dans ses accidens tu portois Raphaëla, que sa tête reposoit sur ton sein, un froid mortel se glissoit dans mes veines, ma vie s'enfuyoit, elle n'étoit plus pour moi d'aucun prix lorsque je voyois une autre femme dans tes bras. Ce sentiment n'exprime-t-il pas le profond besoin de mon cœur de t'appartenir, de n'appartenir qu'à toi? Jamais auparavant le bonheur d'autrui n'avoit excité mon envie, mais ton amour pour une autre me donnoit la mort. Hélas! ma propre conduite, mon erreur, ma légéreté, ne t'ont-elles

pas fait éprouver quelque chose de semblable? . . . . Ah! s'il en est ainsi, pardonne-le moi. Qu'une vie entière, pleine d'amour, efface l'erreur des jours passés, dit Edmond avec la plus vive tendresse.

Combien fut pénible l'interruption de cet état de béatitude! Un domestique se précipite à la porte comme certain d'apporter une nouvelle agréable :

Monsieur d'Hohenberg vient d'arriver, s'écrie-t-il, déjà il descend de cheval, il sera ici dans l'instant.

Le plus douloureux embarras fut pour un moment le sentiment dominant d'Emma; elle ne voyoit dans Hohenberg qu'un ami trompé, trahi; elle trembloit de se présenter devant lui comme une femme légère et coupable; mais le premier trouble

passé, la rencontre de Wallendorf avec cet homme offensé remplit seule son cœur.

Laisse-moi, mon Edmond, s'écria-t-elle, ce n'est que de ma bouche qu'Hohenberg doit apprendre le changement de notre position, je lui avouerai, avec franchise, l'erreur dans laquelle j'ai vécu jusqu'à présent, et je le supplierai de me rendre ma parole.

Pardonne mon amie, dit Wallendorf avec une douce gravité, je ne puis consentir à ce que tu demandes, pour des raisons que tu approuveras toi-même un jour; laisse-moi aller au-devant de Hohenberg, je t'en conjure par la confiance que tu veux accorder pour la vie à ton heureux Edmond, ne me retiens plus.

Emma ne put résister au sérieux

de cette prière, elle laissa retomber ses bras qui le retenoient encore, et il se précipita vers la porte qui s'ouvrit au même instant.

Hohenberg et Wallendorf se trouvèrent en face de l'un de l'autre et se mesurèrent des yeux.

Emma voulut parler, mais, trop vivement émue, ses yeux s'obscurcirent, ses genoux se dérobèrent sous elle, et elle tomba sans voix sur une chaise qu'elle avoit saisie dans son angoisse. Edmond la prit dans ses bras, Hohenberg tomba à ses pieds. Qu'avez-vous donc, chère Emma? s'écria-t-il dans le plus grand trouble.

Un intérêt aussi pressant unit ces deux rivaux dans le premier moment de leur connoissance, quoique toutes les autres circonstances fussent de nature à les séparer par la haine.

Leur sollicitude pour cette Emma si chérie, absorboit toutes les facultés de leur ame. Mais plus leurs cœurs se rencontroient, plus ils devoient se heurter, et leurs sentimens étoient trop vifs pour ne pas s'exprimer bientôt par des paroles.

Edmond ne put voir, sans en être blessé, que Hohenberg se conduisoit envers Emma avec la tendre familiarité d'un époux. Il lui arracha la main glacée de son amie, et lui dit d'un air sérieux : n'avez-vous pas reçu une lettre, d'après laquelle vous devriez sentir que vos affections sont dues à un antre objet? non, dit Hohenberg en fixant sur Edmond un regard douloureux. Eh bien! qu'une explication entre nous la remplace. — C'est aussi mon désir, dit Hohenberg avec douceur; malheureux que

je suis ! faut-il que je n'apporte à tout ce que j'aime que le chagrin et l'effroi ! s'écria-t-il ensuite avec désespoir en cachant dans le vêtement d'Emma son visage brûlant et ses larmes.

Toute expression vraie du cœur retentissoit dans celui de Wallendorf ; il contempla bientôt, avec un doux intérêt, celui qui peu d'instans auparavant lui paroissoit un objet de mépris et d'indignation.

Dans cet instant Emma revint à la vie ; son premier regard tomba sur Wallendorf avec une tendre sollicitude ; mon Edmond, t'ai-je donné de l'inquiétude ? dit-elle. Alors seulement elle aperçut Hohenberg qui l'a regardoit avec anxiété. Elle cacha, en soupirant, sa figure contre le bras de Wallendorf, puis se tournant vers

Hohenberg : je ne mérite plus tant de bonté, dit-elle; mais quand mon cœur entier vous sera connu, vous me pardonnerez ; je me suis abusée moi-même, jamais je n'eus l'intention de vous tromper.

Hohenberg parut étonné, mais plus doucement que péniblement ému.

Tranquillisez-vous, chère Emma, dit Edmond, un cœur que votre amour a pénétré ne peut éprouver que des sentimens généreux, votre bonheur décidera entre nous. Nous allons vous laisser quelques momens de solitude pour vous remettre.

Tous deux se rendirent dans le jardin ; Emma aussi a donc changé? dit Hohenberg ; oui, depuis quelques heures, répondit Edmond ; au moment de nous séparer nous avons

senti pour la première fois toute la puissance de notre penchant mutuel, et que ce penchant s'étoit tellement enraciné dans nos cœurs, que pour n'être pas brisés, il falloit qu'ils demeurassent unis à jamais.

La défiance de moi-même, la crainte de ne pas donner à mon Emma un bonheur durable, l'idée qu'un homme plus jeune, plus aimable, la rendroit plus heureuse m'avoit retenu. Mais toutes ces considérations ont dû cesser, lorsque j'ai pu croire que ce jeune homme étoit coupable d'une infidélité, d'une légèreté qui m'a fait trembler pour l'avenir de cette amie si chère. Je n'ai plus craint de porter jusqu'à l'amour sa tendresse pour moi par l'expression passionnée de mes sentimens.

Et Emma ignore encore quelle

faute impardonnable me rend indigne d'elle ? — C'est ce qu'elle ne doit apprendre que de vous-même. — Et vous l'aimez ! ah croyez que je sens le prix d'une telle conduite ! au premier regard, votre noble figure m'a inspiré de la confiance, et je me suis décidé, d'après le vœu de Raphaëla, à remettre notre sort entièrement entre vos mains.

Hélas ! je viens de la voir, dans quel état devois-je retrouver cette femme charmante, autrefois brillante de fraîcheur et de beauté ! mon cruel abandon l'a mise aux portes du tombeau. C'est au hasard...... non, c'est à la main de l'éternelle bonté qne je dois de l'avoir retrouvée pendant qu'il est encore en mon pouvoir de réparer mes torts, et d'obtenir d'elle mon pardon.

L'impatience de revoir Emma ne m'a pas permis de l'attendre ; je suis venu la chercher malgré son expresse défense. Ignorant le chemin, je me suis égaré dans le bois, j'ai vu une femme à l'entrée d'une chapelle, et je me suis avancé pour lui demander ma route. Pendant qu'elle répondoit à mes questions, j'ai aperçu dans la chapelle une autre personne d'une tournure élégante. Une femme excite toujours ma curiosité ; celle-ci étoit dévotement agenouillée devant une image de la Vierge ; je m'approche, et je reconnois ma Raphaëla autrefois tant aimée.

Troublé comme par une apparition surnaturelle, je suis demeuré muet, anéanti ; mais un de ses regards s'est dirigé sur moi, et le feu, dont

une fois je brûlai pour elle, a de nouveau embrâsé mon ame. Elle est tombée sans vie dans mes bras; bientôt elle l'a retrouvée sur mon sein, et j'ai senti que son cœur aimant étoit à moi comme dans les premiers jours de notre amour.

Après ces premiers instans fortunés où l'on s'oublie soi-même, elle s'est arrachée de mes bras, m'a raconté son histoire en peu de mots, et m'a prescrit un silence absolu avec Emma. Elle ne veut point enlever à celle qui lui a sauvé la vie, l'amant qu'elle croit lui être cher; dans peu de jours je me réjouirai de ton bonheur comme un pur esprit, me disoit cette noble créature, remplis tes engagemens.

Elle pourroit l'exiger! et je la verrois descendre au tombeau? ô Wal-

lendorf ! convenez que je dois dévouer ma vie entière pour rendre la sienne heureuse, ne fût-ce que pendant une heure !

La douleur d'Hohenberg étoit si vraie qu'Edmond en fut sincèrement touché ; il lui développa avec sagesse et clarté ses devoirs actuels ; et se sentit doublement heureux de l'amour d'Emma en le considérant comme le dénouement de leur sort commun. La généreuse Raphaëla ne devoit plus rejeter l'amant qui revenoit à elle, car l'avenir fortuné qui lui étoit offert, ne seroit point un vol à la reconnoissance et à l'amitié.

Edmond s'empressa d'aller tranquilliser son amie, et de lui annoncer le bonheur le plus pur ; un cœur tel que le sien ne pouvoit le trouver que dans le contentement général.

Emma reçut Hohenberg avec le sourire le plus serein et le plus aimable : un bon esprit, lui dit-elle, a fait de nos erreurs une bénédiction, ah ! puisse la félicité de ceux que nous aimons, n'être plus désormais troublée par nous !

Je sens tout ce que je perds, dit Hohenberg, mais je sens aussi combien Wallendorf est plus digne de vous. Jamais je ne serai étranger à votre bonheur, car je dois vous révérer tous deux comme des mortels bienfaisans ; vous avez conservé l'intéressante Raphaëla, et écarté de dessus ma tête le crime de l'avoir perdue.

Hohenberg étoit sensible, mais ses vives impressions n'étoient que le prestige des sens. Le présent étoit tout pour lui, la force de conserver

un sentiment pur et de vaincre ses passions lui avoit été refusé par la nature. Son cœur étoit bon, il souffroit des maux que l'impétuosité de ses désirs accumuloient souvent autour de lui. Mais l'impulsion étoit toujours trop forte et la réflexion trop foible.

C'est ainsi qu'après avoir eu pour Raphaëla le plus sincère amour, il s'étoit trouvé entraîné par un nouvel objet; sa légéreté le rendoit incapable de pressentir le désespoir de l'être qu'il abandonnoit; sa probité exigeoit qu'il ne compromît pas son sort par de vaines espérances, mais avec une explication il croyoit avoir tout fait.

Ce qui pourroit l'excuser un peu, c'est qu'il n'avoit reçu qu'une des lettres de Raphaëla, sa mère ayant

intercepté les autres. Il n'auroit pu résister à sa douleur s'il en eût été le témoin, mais il éloignoit son souvenir comme on chasse un rêve pénible.]

Les charmes d'Emma l'avoient enflammé ; les circonstances le pressoient de former un établissement, et il s'imaginoit qu'un lien pour la vie triompheroit de son inconstance naturelle.

La froideur de sa nouvelle amie donna à son penchant une durée peu commune ; ce n'est que dans les cœurs élevés que l'amour se nourrit de celui qu'il obtient.

Le bonheur d'Emma lui eût bientôt rendu ses forces ; elle voulut aller avec Edmond et Hohenberg à la rencontre de Raphaëla, qui pour

éviter toute explication se proposoit de ne rentrer que fort tard.

Malgré sa légéreté, Hohenberg admiroit la générosité de Raphaëla comme un des plus beaux dons du ciel; il alloit, le cœur palpitant, au-devant de cette noble amie; le sentiment du bonheur qu'il se flattoit de lui rendre animoit et embellissoit tous ses traits.

Edmond et Emma voyoient la nature entière sous un aspect enchanteur; la douce mélancolie d'un amour paisible, répandoit sur tous les objets un charme indicible; chaque fleur du printems étoit pour eux l'image d'une vie nouvelle d'espérance et de bonheur.

Ils virent de loin Raphaëla toujours à genoux dans la chapelle, faisant encore sa fervente prière. Ani-

mée par de célestes pressentimens, elle tourna la tête du côté de ces trois figures amies, qui lui apparoissoient comme des anges de paix.

Wallendorf lui expliqua tout ce qui s'étoit passé, Emma la serra dans ses bras; ces deux êtres sensibles qui, réciproquement avoient voulu se sacrifier ce qu'ils avoient de plus cher, leur amour, s'unirent de la plus tendre amitié.

Hohenberg étoit aux pieds de son amante, peux-tu pardonner? s'écrioit-il en versant des larmes: peux-tu pardonner? Ah! s'il en est ainsi, dispose de mon cœur et de mon existence!

Je ne puis encore resaisir les joyeuses espérances de la vie, dit-elle en se laissant aller dans son sein, il me semble que j'appartiens encore

à la mort, mais je sens puissamment le désir de vivre..... pour toi.

Edmond promit de tenir lieu de père à Raphaëla, jusqu'à ce qu'il pût opérer son heureuse réunion avec sa famille.

Oui! tu es vraiment devenu pour nous un lien de bénédiction, s'écria Wallendorf en quittant la chapelle, et la pieuse apparition de Raphaëla, si elle n'est pas venue du ciel, nous a néanmoins tous conduits à une félicité céleste.

*Fin d'Edmond et Emma.*

# LES BOHÉMIENS,

## NOUVELLE.

# LES BOHÉMIENS,

## NOUVELLE.

Prépare-toi, Aloïse, à recevoir demain une visite très-importante pour nous, dit à sa nièce la vieille demoiselle de Hochstern.

Aloïse étoit assise vis-à-vis d'elle dans une profonde rêverie; de tristes souvenirs remplissoient son ame; elle avoit perdu son père depuis quelques semaines. Son image lui étoit toujours présente; elle croyoit encore le voir parcourir les salles spacieuses du château, entendre le tumulte joyeux de la chasse à son retour; ces

paroles la firent frémir en la rappelant au vide de sa vie actuelle.

Comment cela, chère tante ? répondit-elle en levant ses grands yeux bleus humides de pleurs. Sa vieille amie lui prit la main avec affection, toussa avec embarras pour se préparer à un long discours et commença enfin par ces mots :

Tu sais, chère enfant, que dans peu ton frère habitera ce château ; sa femme et lui-même te sont à peine connus ; tu n'ignores pas qu'elle est la barbarie de nos lois ; les filles de nos plus grandes maisons sont, après la mort de leur père, jetées dans le monde sans secours, avec un revenu insuffisant ; tandis que leurs frères sont seigneurs et propriétaires ; et dans ces mêmes murs qui protégérent son enfance, où elle fut la

joie et la consolation de son père, une fille n'est qu'une étrangère, et ne rencontre que trop souvent les regards de la malveillance. Elle n'est qu'une ombre parmi les nouveaux habitans, qui ne l'attirent point dans le cercle joyeux de leurs occupations et de leurs plaisirs, et la fuyent comme la voix du reproche.

Il y a des cas où le frère devient un second père pour sa sœur abandonnée; ce fut le mien; mais j'ai bien plus souvent vu le contraire. = Chère Aloïse, continua-t-elle, n'attends rien de ton frère; épuisé par le luxe sans bornes de la capitale, il revient à regret dans l'héritage de ses pères, et sa femme l'y suit avec plus de déplaisir encore. Pour soutenir l'éclat de son rang, il aura recours à la plus sordide avarice dans l'intérieur de sa maison.

Ah! ton père connoissoit bien son fils. Il avoit pensé à nous faire à l'une et à l'autre un sort indépendant; tout étoit arrangé pour cela lorsqu'il a été surpris par la mort et un malheureux défaut de forme a enlevé à ses dernières volontés toute leur force. — Je n'ai plus que peu de jours à vivre, mais l'incertitude de ton sort me déchire le cœur!

Aloïse avoit passé sa jeunesse dans la gaîté et l'insouciance, environnée, dès ses plus jeunes ans, de bonheur et d'amour; elle n'avoit jamais porté ses regards avec inquiétude sur l'avenir. Favorite de son père, elle le suivoit sur un coursier léger au travers des bois et des vallées, et avoit appris à connoître cette vie douce et libre de la nature où tout nous paroît agréa-

ble et facile, parce que nous nous sentons satisfaits et courageux.

La douleur d'une perte irréparable, le tourment des plus inutiles regrets, la vivacité d'une imagination qui, se reportant sans cesse sur le passé, rend toujours plus acéré l'aiguillon de la souffrance ; tout cela avoit ébranlé la santé d'Aloïse jusqu'alors si florissante. En perdant ses forces, son courage sembloit aussi l'abandonner, mais la nécessité la réveilla dans ce moment. Elle reprit sa confiance en elle-même, et, après quelques instans de réflexion, elle leva les yeux. Le nuage de tristesse qui enveloppoit ses traits s'étoit évanoui, et fixant, sur sa tante, un regard plein de feu et d'énergie, elle lui dit avec vivacité : soyez sans inquiétude, je puis travailler. J'ai des connoissances

en agriculture, je sais diriger les travaux des champs; je compte avec rectitude et facilité; j'ai aussi appris divers ouvrages utiles; je pourrois instruire des enfans; oui, continua-t-elle en souriant, je puis tout entreprendre pour dissiper les craintes de ma bonne tante.

Mademoiselle de Hochstern se cacha la figure et éclata en sanglots. Aloïse émue se leva, s'agenouilla à côté d'elle, prit sa main et la conjura de lui découvrir la cause d'une douleur si vive :

Une fille de la maison de Hochstern se verroit-elle dégradée à ce point? s'écria-t-elle, pauvre enfant! à quoi te servira l'art de bien gérer un domaine? tu n'en possédes point. Ce n'est que dans un état mercenaire que tu pourrois exercer ton

activité. Ton frère ne peut te permettre aucune de ces occupations ignobles; il se verroit poursuivi par les esprits vengeurs de ses ancêtres. Toi! t'abaisser à un vil travail? oh promets de suivre mon conseil; et ces trois beaux châteaux sur le Danube, éclairés en ce moment par le soleil couchant, deviendront la digne demeure de mon Aloïse.

Cette jeune personne ne pouvoit concevoir la répugnance de sa tante pour l'honorable manière de pourvoir à sa subsistance par son industrie. Son esprit libre rejetoit les liens du préjugé; mais un sentiment délicat de l'honneur lui enseignoit à respecter l'opinion publique. Vivement affectée de l'affliction de sa tante, elle cherchoit à la tranquilliser par les plus douces caresses, car elle

avoit souvent éprouvé que le raisonnement avoit peu d'influence sur son esprit. Mais, frappée de l'idée que la digne amie de son enfance pourroit manquer des commodités de la vie auxquelles elle étoit habituée, elle s'écria : je suis prête à tout pour vous satisfaire ; que faut-il que je fasse ?

La tante surmonta pour un moment ses larmes ; elle sourit avec complaisance à sa nièce et lui dit : demain, places sur ta tête ton voile neuf ; tire de dessous ton bonnet quelques-unes de tes boucles brunes ; mets ta robe la plus élégante.... Aloïse se taisoit et fixoit sur sa tante un regard interrogatif ; celle-ci, tout en baissant les yeux, dit avec embarras : le comte de Farstenwald

n'est pas agréable, j'en conviens de bonne foi, mais .......

Aloïse éclata de rire pour la première fois, depuis la mort de son père; eh bien! le vieux comte ne veut sûrement pas m'épouser, s'écria-t-elle, il vit satisfait avec son vieux capucin et ne s'amuse que de ses plaisanteries plates et burlesques.

Tu te trompes, mon enfant, dit sérieusement mademoiselle de Hochstern, il viendra demain te demander en mariage; son neveu qu'il attendoit depuis long-tems ne reviendra jamais, car il est mort. Le comte est maintenant le dernier de sa race, et c'est ce qui le détermine à se marier. J'ai reçu hier la nouvelle de sa visite par une lettre de son intendant qui me dit sans mystère que l'intention de son maître est de t'offrir sa main.

Le sourire s'enfuit des lèvres d'Aloïse ; une froide terreur engourdit ses traits charmans ; elle cherchoit en vain des paroles pour exprimer sa répugnance ; sa respiration étoit gênée, sa voix étouffée ; ah ! ma tante, s'écria-t-elle enfin, qu'avez-vous prononcé ! non, c'est impossible, impossible, je me cacherai quand il arrivera.

Tu veux donc ton malheur, dit mademoiselle de Hochstern en recommençant à pleurer amèrement ; eh bien ! j'ai fait ce que j'ai pu ; j'en prends à témoins l'ombre de ton père.

Saisie par ce souvenir sacré, émue de la plus profonde douleur, la jeune Aloïse s'oublia, pour ainsi dire, elle-même. Tous ses vœux les plus chers, les rêves les plus doux de son cœur

s'évanouirent ; la pitié seule demeura dans son ame. Elle serra la main de sa vieille amie d'une manière douce et consolante, essaya de sourire et dit : je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, chère tante, je verrai demain le vieux comte, je l'écouterai.... Ne pouvant plus résister à son émotion elle sortit pour aller respirer le grand air ; sa nourrice qui l'aimoit passionnément, et qui depuis la mort de sa mère ne l'avoit point quittée, aperçut les larmes qui obscurcissoient ses yeux et la suivit précipitamment.

Le soleil n'éclairoit plus l'horison; et les ombres de la nuit enveloppoient déjà les objets, lorsqu'Aloïse se trouva à l'extrémité la plus éloignée de la montagne sur laquelle le château étoit situé.

Elle s'assit sur un fragment de rocher suspendu au-dessus d'un effrayant précipice. Les vents agitoient sur sa tête les cimes des sapins; de profondes ténèbres couvroient la vallée, et les nuages obscurcissoient la foible clarté que la lune répandoit sur le sommet de la montagne; la nourrice, assise tristement à côté d'Aloïse, ne pouvoit obtenir aucune réponse à ses questions multipliées; de muets soupirs s'échappoient seuls du sein oppressé de sa jeune maîtresse.

La lune s'étoit entièrement cachée; la bonne rappeloit la nécessité de retourner au château, lorsque des boules éclatantes de lumière s'élancèrent du fond de l'abîme, et que le nom d'Aloïse se fit lire en caractères de feu sur le rocher qui étoit

en face d'elles. Qu'est-ce que cela ? s'écria la nourrice, quel sortilège illumine ce roc inaccessible? Je le connois bien, il s'élève du fond de la vallée, on ne peut y atteindre qu'en pénétrant dans les profondes crevasses de la montagne, et peu de gens osent s'y hasarder.

Une guitare se fit entendre à une distance moins éloignée, à ce qu'il paroissoit, et une voix sonore et mélodieuse chanta les couplets suivans :

Du printems les dons précieux
Raniment en vain la nature;
Ils n'ont point de charme à mes yeux.
Des oiseaux les accens joyeux,
L'ombrage, les fleurs, la verdure
Ne plaisent qu'aux amans heureux.

Dans le creux de quelque rocher
Je cherche un asile sauvage,
C'est-là que j'aime à soupirer;
Quand tout me défend d'espérer,
En rêvant je vois son image;
Ah! mon bonheur est de rêver.

Paisible nuit, à ton retour,
Protégé par tes sombres voiles,
Je redis les tourmens du jour.
J'ose, sous le brillant contour
D'un ciel étincelant d'étoiles,
Aimer et chanter mon amour.

Cela est bisarre, dit Aloïse; oh! très-bisarre, répéta la bonne; si tout ceci est aussi inattendu pour vous que pour moi, il faut que ce soit des esprits ou des sorciers, car qui peut vous supposer ici?

J'ignore la cause de cette apparition magique; c'est la troisième fois qu'elle se présente à mes yeux, et que ces mêmes accens se font en-

tendre ; aujourd'hui ils sont pour moi la voix d'un bon génie ; oh! ma bonne, je vais être sacrifiée. Un cœur sensible me parle du fond de ces cavités ; là, peut-être, il existe pour moi un sauveur ; mais, maîtrisée par un secret effroi, je n'ose saisir cette main inconnue ; je ne sais ce que je dois répondre à la voix du rocher.

Aloïse se jeta en pleurant dans les bras de sa nourrice qui s'efforça de la consoler.

Regarde ! lui dit-elle, vois-tu cette guirlande de feuilles enflammées qui se dessine autour de ton nom? *Aime-moi*, ces mots sont légèrement tracés autour de la guirlande ; et ne soupçonnes-tu pas quelle main produit ces caractères?

Aloïse balbutia un foible *oui* dans

le sein de sa confidente, releva sa belle tête, et après avoir séché ses larmes, commença le récit suivant :

Un jour, étant à la chasse avec mon père, je m'étois éloignée de lui en poursuivant un cerf; mon cheval s'effraya d'un tronc d'arbre étendu en travers du chemin; je voulus le contraindre à passer et il me jeta par terre. La chute m'ôta l'usage de mes sens; en revenant à moi, j'aperçus un jeune homme d'une figure remarquable, occupé à me secourir. Un manteau roulé soutenoit ma tête; l'étranger, à genoux près de moi, s'efforçoit de me rappeler à la vie. Ses grands yeux noirs étoient fixés sur moi : où est mon père? m'écriai-je : j'entends près d'ici le bruit de la chasse, répondit l'inconnu, il vous

sera bien aisé de la rejoindre, mais commencez par vous remettre. Ses regards devinrent sombres, quoique son empressement fut toujours le même ; je demandai où étoit mon cheval ; il avoit été ramené, je le vis, à peu de distance de nous, attaché à un arbre : oh ! que je suis heureuse, m'écriai-je, de voir là cet animal, mon père n'apprendra point mon accident ; je craignois qu'il ne m'interdit à l'avenir le plaisir de l'accompagner.

L'étranger me releva doucement, et me conduisit à la source voisine, où je lavai le sang d'une légère blessure que je m'étois faite au cou. Je vis alors en entier sa figure noble, sa tournure élancée. Je craignois de le quitter et je tremblois à son approche ; cependant mon cœur sem-

bloit s'attacher à lui comme à une divinité secourable. La lumière et les ténèbres se succédoient dans ses regards comme dans un ciel orageux; son sein paroissoit agité: vous m'avez sauvée, bon jeune homme, lui dis-je, vous reverrai-je bientôt ? ou plutôt venez avec moi, je conterai tout à mon père, et vous recevrez aussi ses remercîmens. Non, répondit-il vivement, non, je ne dois point paroître dans le eercle des nobles. —Là où se trouvent des êtres nobles, vous ne pouvez être déplacé, dis-je en lui prenant la main, venez avec moi. — Jamais, jamais, s'écria-t-il, des larmes s'échappèrent de ses yeux en abondance, il détourna de moi sa figure, ensuite il se précipita encore une fois à mes pieds..... je ne sais comment je me séparai de

de lui, comment je remontai à cheval; mais je me rappelle ce moment comme le rêve le plus doux de ma vie, auquel je regrette d'avoir été sitôt arrachée et que je voudrois voir renaître.

En montant la petite colline, je le vis couché, la face contre terre, auprès de la source où nous nous étions arrêtés; mon cœur sembloit vouloir s'élancer hors de mon sein pour demeurer près de lui; je sentois bien que je devois m'éloigner; cependant je ne sais si j'aurois pu surmonter le désir de le revoir encore une fois.... mais mon père s'étoit aperçu de mon absence, ses gens couroient çà et là pour me chercher, et je me trouvai tout-à-coup au milieu d'eux.

Dès-lors, quand cette scène s'est représentée à mon ame avec ses

moindres circonstances, je me suis rappelée que ce jeune homme étoit mis d'une manière bisarre et qui n'avoit aucun rapport avec les vêtemens en usage.

*Je ne dois point paroître dans le cercle des nobles ;* ces paroles retentissent sans cesse à mon oreille ; mais ses manières nobles, son air distingué, tout me dit qu'il mérite d'appartenir à ce qu'il y a de plus grand sous les cieux.

Toutes les perquisitions que j'ai fait faire ont été vaines. On dit qu'une bande de Bohémiens s'est répandue dans la contrée et que leur chef est un jeune homme d'une haute taille ; ses vêtemens étranges..... la couleur brune de son visage.... ses paroles.... je frémis à cette idée ! comment penser que ce bel inconnu,

qui annonce des mœurs si douces, puisse être membre de cette horde sauvage ! . . . . .

Peu de tems après la mort de mon père, j'ai eu près de ce rocher la même apparition qui vient de se répéter pour la troisième fois. Hélas ! mon cœur n'embrasse peut-être qu'une illusion en s'attachant à cet événement qui remplit mon ame et règne jusque sur mes songes. O ma bonne ! que ferai-je ? je voudrois me précipiter au fond de cette sombre vallée, où m'appelle un esprit bienfaisant ; ici, tout m'arrache la vie !

La nourrice serra dans ses bras sa jeune maîtresse avec une nouvelle terreur ; la brillante scène du rocher se perdit en globules de feu, et toutes deux retournèrent au château dans le silence et l'obscurité.

Aloïse étoit à peine réveillée d'un fatiguant sommeil, lorsqu'un grand bruit se fit entendre dans les cours. C'étoit le comte avec sa suite. Mademoiselle de Hochstern arriva dans sa plus belle parure ; elle conjura, les larmes aux yeux, sa tremblante nièce de se préparer à cet important sacrifice. Elle ne savoit pas ce qu'elle demandoit ; son être borné ne pouvoit concevoir avec quelle force le cœur d'Aloïse pouvoit être atteint par la douleur ou par la félicité. Elle avoit gagné la nourrice ; tous les domestiques chérissoient Aloïse et redoutoient l'arrivée du nouveau propriétaire ; tous se pressoient vers la grande salle pour apprendre la détermination de leur jeune dame ; son consentement leur présentoit un consolant avenir.

Elle ne put se refuser aux instances de tout ce qui l'entouroit, son courage l'étourdit sur ses sentimens, et le sacrifice de ses vœux, de ses espérances, celui du bonheur de sa vie lui parut possible.

Elle se laissa conduire dans la salle où le comte l'attendoit et recula tremblante à sa vue; mais cet homme grossier, sans éducation, prit l'expression du dégoût, pour celle d'une modeste timidité. Son émotion, ses larmes, lui parurent les simagrées ordinaires d'une jeune personne qui cherche à cacher la joie que lui cause son changement d'état.

Il posa devant elle une cassette remplie de bijoux, et les heures de sa visite se passèrent en dispositions insignifiantes pour la noce.

Mademoiselle de Hochstern et le

comte la fixèrent au jour suivant, mais, par ménagement pour la timide épouse, on lui en cacha le moment.

Toute entière à sa douleur, elle profita de cette liberté qu'on alloit lui ravir, pour retourner à son rocher. La nuit étoit obscure ; elle attendit long-tems, avec palpitation de cœur, la répétition de la scène de la veille, mais tout demeura dans les ténèbres, et cette voix amie ne se fit point entendre : hélas ! tout m'abandonne, dit Aloïse, et mon génie aussi se tait.

Elle reprit, avec une tristesse plus profonde encore, le chemin de sa demeure.

Le lendemain matin elle fut arrachée au repos par une musique bruyante ; les jeunes gens du village venoient lui apporter les présens

d'usage, et les jeunes filles la couronne nuptiale. L'époux arriva bientôt, pour escorter la tante et la nièce jusques à son château, avec tout le faste et toute la solennité requise.

Aloïse fut parée des plus riches vêtemens; elle s'étoit dévouée; son ame étoit en proie à la plus profonde affliction; mais elle s'abandonnoit avec une morne indifférence à tous les accessoires pénibles qui devoient accompagner cet odieux moment. Elle fut portée, presque sans vie, dans la voiture d'apparat du comte.

Sa tête succomboit sous le poids de tous les joyaux de la maison de Furstenwald, et ses esprits n'étoient pas moins abattus par le trouble et la confusion qui y régnoient. Sa tante, assise à ses côtés, suivoit avec anxiété tous ses mouvemens, espérant à peine

qu'elle put subir son sort avec une tranquillité apparente.

L'antique carrosse de parade étoit presque tout en glaces, et Aloïse voyoit constamment à ses côtés la figure rebutante de son maussade époux. Il montoit un coursier magnifique, couvert d'une riche housse; un sabre brillant de diamans pris, sur les Turcs par un de ses ancêtres, pendoit à son côté. Son visage bourgeonné s'inclinoit souvent en souriant vers l'équipage; il paroissoit moins fier de son épouse que du faste qui l'environnoit, et ses petits yeux louches se portoient plus rarement sur elle, que sur les superbes chevaux qui traînoient la voiture. Plus d'une fois ses plaisanteries grossières répandoient sur les joues pâles d'Aloïse le rouge de la répugnance; il le pre-

noit pour celui de la pudeur, et c'en étoit assez pour exciter son rire grimacier.

Toute cette pompe nuptiale n'étoit pour la jeune infortunée qu'un convoi funèbre; la nature avoit perdu pour elle sa beauté; le jour, son éclat, depuis qu'elle se considéroit comme la propriété d'un être détesté. Souvent le désir de prendre la fuite s'élevoit dans son ame; souvent elle étoit prête à se précipiter par la portière, et à chercher un asyle, n'importe en quel lieu de la terre.

On commençoit à apercevoir les tours du château de Furstenwald, qui s'élevoient derrière une éminence boisée; sa tante lui fit remarquer leur aspect majestueux; Aloïse lui répondit : ce sera mon tombeau.

L'époux, avec la moitié de sa suite,

précéda le carosse dans le chemin qui traversoit le bois, le reste du cortège demeura derrière. A peine avoit-on fait de la sorte une demi-lieue, qu'on entendit un coup de fusil; plusieurs autres suivirent; de grands cris leur succédèrent et un violent combat commença devant et derrière la voiture, qui étoit environnée d'une foule de gens d'un aspect extraordinaire. Mademoiselle de Hochstern, en les reconnoissant pour des Bohémiens, s'évanouït de frayeur; elle avoit entendu dire de ces gens-là des choses inouïes, et craignoit de leur part tout ce qu'il y a de pire.

Aloïse étoit trop malheureuse pour être accessible à la peur, la rencontre, qu'elle avoit faite précédemment dans la forêt, lui inspiroit en cet instant

une curiosité qui l'emportoit sur toute autre considération. Seroit-il possible que l'être charmant, qui l'avoit secourue, existât parmi de pareils brigands ? Cette pensée étoit celle qui l'occupoit le plus. Elle aspergea sa tante d'eaux spiritueuses, et, voyant la foule se presser de plus en plus autour de la voiture, elle crut qu'on en vouloit à ses diamans. Dans cet instant la portière s'ouvrit, et une figure dont l'expression la remplit d'effroi se présenta. Un regard qui pénétroit jusqu'à l'ame, et dans lequel tous les sentimens se peignoient tour à tour en caractères de feu, se fixa sur elle avec l'immobilité que pourroient avoir des traits de bronze.

Aloïse avoit détaché ses boucles d'oreilles et les joyaux qui paroient ses cheveux; elle les lui présenta;

mais les regards brûlans de cet homme reposoient toujours sur elle et il ne prenoit point les bijoux. Elle crût qu'il n'étoit pas content de ce qu'elle lui offroit et s'écria : c'est tout ce que j'ai, je vous le jure ! — Crois-tu que ce soit tes diamans que je demande ? c'est toi-même que je veux. Il prononça ces paroles d'un ton imposant qui n'avoit rien de grossier ni de farouche ; puis il l'a saisit d'un bras nerveux et voulut l'arracher de la voiture. Cette violence la révolta ; ses yeux se remplirent des larmes de la colère ; elle opposa la plus vive résistance à son antagoniste qui parut étonné de la durée de ce combat auquel il ne s'étoit pas attendu. Il apportoit tous ses soins à ménager Aloïse et évitoit de la blesser par quelque mouvement brusque.

Lorsqu'enfin il fut parvenu à la tirer du carrosse, elle vit le comte blessé dans les bras de deux de ses gens ; tout le reste avoit pris la fuite, et la horde farouche entouroit et pilloit le bagage.

Tu vois qu'il n'y a point de secours à espérer pour toi, lui dit son ravisseur : épargnez cette femme âgée si vous connoissez la pitié ! s'écria-t-elle, — on aura soin d'elle, répondit-il d'une voix plus douce.

Les forces d'Aloïse étoient épuisées; l'angoisse et l'effroi oppressoient son cœur; bientôt ses sens l'abandonnèrent.

En revenant à elle, elle se trouva enveloppée dans un épais manteau, une petite ouverture lui permit de respirer un air frais, et de voir un ciel azuré briller sur elle. Elle s'a-

perçut qu'un bras vigoureux la tenoit sur un cheval qui alloit au grand trot. Une longue main olivâtre lui faisoit de tems en tems respirer du vinaigre. Lorsqu'elle tenta quelqu'efforts pour se débarrasser du manteau, la voix déjà connue lui dit: sois tranquille, nous sommes bientôt arrivés.

Elle entendit derrière elle les pas de plusieurs chevaux, et sentit qu'elle étoit environnée d'une puissance qu'il seroit insensé de combattre et dangereux d'irriter. Elle rêvoit en silence aux ressources que la ruse pouvoit lui offrir, et n'exprimoit que par des soupirs l'anxiété que lui causoit cette aventure.

Penses-tu donc éprouver un sort plus funeste que celui auquel je t'arrache? lui dit son conducteur enten-

dant ses soupirs, pauvre enfant! en est-il de plus cruel?

La vérité de cette observation, la connoissance que ce personnage paroissoit avoir de sa situation, remplirent son cœur d'un effroi pareil à celui que pourroit inspirer une puissance surnaturelle.

Ils continuèrent leur course avec la plus grande rapidité jusqu'à la nuit; déjà Aloïse voyoit paroître les étoiles au-dessus de sa tête, lorsque l'être bizarre, sous l'empire duquel elle se trouvoit, l'avertit qu'elle alloit entendre trois coups de pistolet; ils suivirent en effet, et au même instant tout s'anima autour d'elle; les sifflets et les cris retentirent à ses oreilles; elle étoit entourée d'une foule de gens, dont le langage et les

clameurs lui étoient incompréhensibles et qui voulurent la débarrasser de son manteau.

Retirez-vous tous ! leur dit d'un ton impérieux celui qui la soutenoit ; où est Rodrigue? au même instant il se fit un profond silence. Aloïse fut conduite lentement sur son cheval au travers d'épaisses broussailles dont les branches frappoient ses vêtemens ; autour d'elle tout étoit dans les ténèbres. Enfin elle aperçut briller une lampe dans l'éloignement. Rodrigue ! s'écria de nouveau son conducteur : me voici, répondit une voix sonore, qu'Aloïse crût reconnoître. La couverture qui enveloppoit sa tête tomba ; la lumière de la lampe l'éblouit au premier moment et ne lui permit pas de distinguer les objets : tiens, mon fils, la voilà ;

dit le terrible Bohémien, en l'enlévant de dessus son cheval, elle nous a coûté assez de peines ! elle n'avoit pas touché la terre qu'elle se sentit de nouveau soulevée ; jeune fille, continua-t-il, tu appartiendras désormais entiérement et uniquement à cet homme.

Aloïse fut emportée respirant à peine de terreur ; un froid mortel se glissa dans ses veines : ce sera bientôt fait de ma vie, dit-elle foiblement ; accordez-moi du repos pour mes derniers momens, si vous êtes des hommes ! elle entendit encore que celui qui la portoit, faisoit à l'autre les plus vifs reproches, puis elle s'évanouit.

Lorsqu'en revenant à la vie, elle jetta les yeux autour d'elle, elle se trouva sur une natte, dans une petite

tente ; un jeune homme étoit à ses pieds, le visage enveloppé dans ses vêtemens. Une lampe brûloit à côté d'elle. Son ravisseur et une vielle femme frottoient ses mains avec des linges chauds. L'homme qui étoit à ses pieds ayant levé la tête, la clarté de la lampe frappa sa figure et elle reconnut les trais que son cœur conservoit si fidèlement.

Troublée par mille sentimens confus, elle fut prête à perdre de nouveau connoissance ; cependant elle réussit bientôt à se rendre maîtresse de son émotion. Le jeune inconnu demeuroit les yeux baissés et n'osoit s'approcher d'elle, Aloïse implora son secours : une fois déjà vous fûtes mon Sauveur, lui dit-elle, soyez-le encore aujourd'hui ! emmenez-moi !

Ce n'est pas par ma faute que vous êtes ici, lui répondit-il avec un regard plein de franchise et de douceur.

Et où pourrions-nous te ramener? dit le plus âgé, as-tu un autre asyle que le château de ton vieux Silene? soupire-tu après un tel époux?

Hélas! que vais-je devenir? s'écria Aloïse dans la terreur que lui inspiroit sa position.

La société a perdu ses droits sur toi en faisant violence à tes vœux les plus sacrés; sache te soustraire à son pouvoir usurpé, et vivre pour celui que tu aimes. —

Aloïse émue, intérieurement ébranlée, étoit étouffée sous le poids de mille sensations diverses, et cherchoit à rassembler toutes les forces de son âme pour supporter une

situation si extraordinaire.

Ah ! tu ne sais pas, aimable enfant, dit la vieille, qui jusqu'à ce moment ne s'étoit occupée qu'à la secourir en silence, tu ne sais pas avec quelle passion il s'est attaché à toi ; ses ardens désirs anéantissent ses facultés, et les roses de la jeunesse ont disparu de dessus ses joues. Ma fille, ma chère fille, fais le bonheur de mon fils.

Votre fils, s'écria Aloïse saisie d'horreur, et un déluge de larmes inonda ses joues. La secrète espérance que Rodrigue n'étoit tombé que par hasard entre les mains de ces gens-là, avoit jusqu'alors soutenu son courage ; elle venoit de la perdre.

Laissez-là, ma mère, dit Rodrigue à la vieille : eh bien ! nous vous

quittons, répondit-elle, jouis de ton bonheur.

Restez, oh! restez, s'écria vivement Aloïse, mais ce fut en vain; tous deux sortirent précipitamment.

Le jeune homme demeura à l'entrée de la tente; timide et embarrassé il n'osoit s'approcher; seulement par intervalle un regard enflammé s'échappoit de ses yeux et faisoit palpiter le cœur d'Aloïse. Enfin elle lui dit en tremblant: Rodrigue, sauvez-moi! ma reconnoissance pour vous sera éternelle: ah! comment se peut-il que vous-même soyez en ces lieux? je vous en conjure, tirez-moi d'ici.

Je ne le puis! s'écria-t-il: oh! comment pourrois-je supporter de vous perdre, quand le sort semble vous donner à moi?

Aloïse se leva, et lui dit avec noblesse et fermeté : si vous ne voulez pas me délivrer, retirez-vous.

Vous ne savez pas ce que vous demandez, répondit-il, je puis seul vous protéger ici, et je le ferai. N'espérez pas nous échapper ; toutes les issues de ces lieux sont gardées ; la fuite est impossible, mais reposez sous cette tente avec autant de sécurité qu'environnée d'épaisses murailles ; je saurai vous garantir de toute insulte et de tout danger.

Il lui offrit de la nourriture, mit auprès d'elle tout ce dont elle pouvoit avoir besoin, prit son sabre et la quitta. Elle entendit qu'il se couchoit en dehors de la tente, mais il se relevoit souvent pour en faire le tour.

Aloïse fut agréablement surprise,

en remarquant autour d'elle, tous les effets qui devoient la suivre au château de son époux. Elle trouva même ses bijoux empaquetés dans un mouchoir. Tout lui disoit que c'étoit sa personne seule dont on désiroit la possession ; son avenir étoit sombre, effrayant, mais elle avoit échappé à un malheur positif, et Rodrigue lui inspiroit de la confiance, il y avoit en lui quelque chose d'énergique et de vrai qui bannissoit tous les doutes.

Fatiguée de tant d'inquiétudes elle dormit quelques heures. A son réveil, l'aurore brilloit au travers de la toile tendue autour d'elle. Rodrigue étoit à l'entrée intérieure de la tente, plongé dans un doux sommeil. Les rayons du soleil levant jouoient dans les boucles de ses cheveux bruns et

éclairoient les belles formes de sa figure. L'élévation et la noblesse respiroient dans chacun de ses traits. Il s'éveilla au premier bruit que fit Aloïse en se levant, et la salua en inclinant respectueusement sa tête.

Ne vous offensez pas en me voyant ici, lui dit-il, tout est déjà en mouvement autour de nous, et vous ne serez en sûreté qu'autant qu'on vous croira ma propriété.

Il observa avec chagrin qu'elle n'avoit point touché aux provisions qu'il lui avoit laissées, la pria d'attendre tranquillement son retour et sortit.

Aloïse entendoit rire et bavarder autour d'elle, et souvent elle voyoit, par les ouvertures de la tente, passer les figures les plus grotesques. Elle reconnut par le même moyen, que



le lieu où elle se trouvoit étoit une prairie environnée d'arbustes épais, et au bout de laquelle s'élevoit un rocher aride.

Rodrigue revint bientôt avec un panier rempli des plus beaux fruits. La vieille bohémienne le suivoit. Elle salua Aloïse des noms les plus tendres, arrangea sa couche, et se montra disposée à la servir de toute manière.

Ma mère restera auprès de vous, lui dit le jeune homme, hier vous avez paru le désirer. — Chaque fois qu'elle l'entendoit prononcer ce nom de *mère*, elle changeoit de couleur, tant il lui inspiroit de dégoût ; cependant elle sut dissimuler et reçut cette offre avec complaisance.

Oui, mon fils, il faut à présent

pourvoir aux besoins de ta petite femme, dit la vieille, je pense que tu t'en acquiteras mieux que pour toi-même. Là où il y a quelque chose à prendre il fait le paresseux, il laisse échapper les meilleures captures; mais si quelques-uns de nos gens se trouvent engagés dans une mauvaise affaire, il est toujours prêt, il ose tout pour les secourir; et cela pour rien, et toujours pour rien. Il n'y en a pas un de la troupe qui n'ait eu à son tour la justice à ses trousses; il va les chercher jusqu'au milieu des villages, et lorsqu'il se présente, personne n'ose lui résister. Aussi ils se mettroient tous au feu pour lui, et notre cuisine est rarement vide. Cependant il y en a qui ne savent pas ce que c'est que la reconnoissance, et le plus prudent

est de travailler pour soi-même. Jean a pris ces pêches cette nuit dans le jardin de madame la Ballive; il n'y a pas long-tems que mon fils là préservé d'une bonne volée de coups de bâton dont la moitié d'un village vouloit l'honorer, parce qu'il leur avoit enlevé leurs poules. Goûtez-en donc, petite colombe!

Rodrigue paroissoit souffrir beaucoup du bavardage de sa mère; il recommanda Aloïse à ses soins, prit ses pistolets et leur dit adieu : eh quoi! tu la quittes ainsi sans l'embrasser, dit la bonne femme; tous deux rougirent, le jeune homme jeta sur Aloïse un regard rassurant et se retira.

La vieille Bohémienne secoua la tête. Sa prisonnière mit en usage tous les moyens pour la sonder,

mais ce fut envain. Elle se décida à employer la feinte, et à se pro-procurer à tout prix sa liberté; avec ses diamans il ne lui paroissoit pas difficicile de mettre quelqu'un de la bande dans ses intérêts.

Pleine de ce projet, elle tressa ses beaux cheveux, passa un petit corset, son bras charmant fut couvert d'une manche de mousseline légère, et une tunique de soie qui tomboit jusqu'à ses pieds termina sa toilette. C'est ainsi que conduite par la mère Leona, elle alla faire le tour des misérables huttes, et des tentes enfumées de cette petite peuplade.

Les vieillards, les femmes, les enfans l'entourèrent en chantant des chansons à sa louange; et lui apportèrent des présens comme à l'épouse de leur jeune chef. Deux

hommes étoient seuls restés pour veiller à la sûreté du camp, et ceux-là lui montrèrent aussi beaucoup de respect.

La joie et la gaieté qui les animoient tous, faisoit un singulier contraste avec leur chétif repas, et les lambeaux dont ils étoient couverts.

Mario, (ainsi s'appeloit le Bohémien qui avoit enlevé Aloïse) revint à l'entrée de la nuit avec son fils et toute sa suite; il parut charmé de la voir plus tranquille. Rodrigue l'aborda d'un air triste et timide, et lui présenta une petite chaîne d'or qu'elle n'osa refuser. Un des Bohémiens l'en voyant parée, s'écria: sœur Gertrude a fait là une bonne capture, ce bijou sied mieux à ce joli cou qu'à celui de cette grosse dame à qui elle l'a escamoté lors de la dédicace de

l'église. Aloïse arracha la chaîne avec précipitation et la rendit à Rodrigue, qui la reçut en rougissant et dit : je l'ai achetée de Gertrude. Mario regarda la jeune personne avec sévérité: vous rougissez-vous autres gens du monde de vous enlever un peu d'or ou de semblables vetilles, et vous vous dérobez sans scrupule des choses mille fois plus précieuses!

Quelques jours s'écoulèrent. Aloïse constamment surveillée, n'avoit pas encore rencontré un être auquel elle put se confier; toujours occupée de son plan d'évasion, elle s'observoit avec soin pour ne point éveiller le soupçon. Elle pensa que si elle pouvoit courir la campagne avec les jeunes Bohémiennes de la troupe, il lui seroit aisé de s'échapper; dans ce but, elle se fit enseigner quelques-

unes de leurs danses, et les surpassa bientôt par sa grâce et son agilité. La vieille lui apprit aussi diverses formules magiques, et à dire la bonne aventure ; elle sut imiter en peu de tems tous les gestes et toutes les manières des plus gentilles Bohémiennes. Leona ne cessoit de s'étonner de la facilité avec laquelle Aloïse apprenoit tout cela, et elle pleuroit de joie de voir sa bru si gracieuse et si aimable.

Rodrigue évitoit Aloïse plutôt qu'il ne la cherchoit : il n'étoit auprès d'elle que pour veiller à son bien-être ; il l'a combloit de soins et lui apportoit journellement mille bagatelles qui pouvoient lui être agréables. L'amour lui avoit inspiré toute la délicatesse, et tout le tact que donne l'éducation ; et comme

ces qualités étoient pour lui le langage du cœur, elles n'en étoient que plus touchantes et faisoient sur la sensible Aloïse une profonde impression. Elle s'étoit sentie entraînée vers Rodrigue, dès le premier instant où elle l'avoit vu dans la forêt; son enlèvement, les scènes qui l'avoient suivi, lui avoient inspiré tant d'horreur qu'elle s'étoit crue guérie de son penchant; mais la conduite noble et réservée de ce jeune homme excitoit son admiration; ses égards soutenus lui méritoient sa reconnoissance; et sa profonde tristesse lui inspiroit une pitié si tendre...... Elle ne devoit qu'à lui le respect que chacun lui témoignoit; elle étoit comme la reine de ce petit monde; on n'exigeoit rien d'elle, et hors la

liberté de sortir de ces lieux, rien ne lui étoit refusé

Bientôt elle commença à s'accoutumer à sa position, en se rappelant l'affreux hymen auquel elle avoit échappé; et en s'exagérant les obligations qu'elle avoit à Rodrigue : si j'étois tombée dans les mains d'un homme moins délicat, j'étois perdue, pensoit-elle, quel dommage qu'il soit associé à de pareilles gens! alors elle projetoit de chercher l'occasion de lui parler, elle vouloit le conjurer de l'aider à sortir de ce repaire, lui inspirer le désir de se choisir à lui-même un autre genre de vie, et lorsqu'il paroissoit, l'émotion de son cœur, la crainte de provoquer les expressions d'une passion dont elle connoissoit la violence, celle de trahir une inclination dont

elle rougissoit, tout enfin, la forçoit à différer encore cette explication.

Rodrigue, lui-même, parloit peu en sa présence, mais son silence avoit quelque chose d'expressif, comme ce calme de la nature qui précède l'orage ; le moindre bruit alors nous effraye, parce que nous nous attendons au feu des éclairs, et au fracas de la foudre ; ainsi chaque mot de Rodrigue faisoit palpiter le sein d'Aloïse.

Leona qui étoit la plupart du tems auprès d'elle, étoit aussi, bien contre son gré, condamnée à se taire, car le sérieux de son fils lui en imposoit. Alors, pour passer le tems elle chantoit de vieilles romances sur des airs mélancoliques. Un soir qu'elle endormoit sur ses genoux l'enfant d'une voisine, elle chanta les couplets

suivans qui fixèrent toute l'attention d'Aloïse.

Salons dorés, riches demeures
Que n'habita jamais la paix,
Où l'ennui seul compte les heures,
J'ai su vous dérober cet enfant pour jamais.

O Rodrigue! en ces lieux propices,
Zéphir préside à ton réveil,
De simples fleurs font tes délices,
Et l'étoile du soir t'invite au doux sommeil.

Repose, enfant, sous ce feuillage;
Jamais les plis de tes rideaux
N'ont vallu le flexible ombrage
Qui, sur ton lit de mousse, abaisse ses rameaux.

Tu pleures! ta douleur amère
Porte le trouble dans mon cœur:
Eh quoi! des baisers de ta mère
Rien ne peut-il hélas! égaler la douceur?

Elle gémit près de la rive,
Te cherche sur ses bords fleuris,
Tu n'entends pas sa voix plaintive
Echo, le triste écho, répond seule à ses cris.

Qu'est-ce que c'est que cette romance ? demanda Aloïse. — Elle a été faite pour endormir Rodrigue. — Comment cela ? est-ce son histoire ? — La vieille ne répondit point à cette question, elle se perdit en bavardage sur l'enfance du jeune homme. Elle raconta qu'il avoit toujours eu des goûts bizarres, qu'il cherchoit constamment la solitude, et qu'il avoit dans tous les tems, malgré son incroyable adresse, montré peu de plaisir pour tous les arts et les exercices de ses jeunes camarades. Son unique joie étoit de suivre son père à la chasse, et de se faire raconter

le soir des histoires merveilleuses contenues dans un grand livre qu'elle avoit autrefois escamoté de la bibliothèque d'un couvent.

Aloïse témoigna le désir de voir ce livre; c'étoit un Plutarque.

Mario vint le même soir, dans sa tente, la prévenir que la troupe devoit partir le lendemain matin pour se rendre dans un autre pays. Elle frémit en apprenant qu'elle alloit quitter sa patrie avant d'avoir pu exécuter son projet. Le ton de Mario étoit plus doux que de coutume, ses manières presque aimables, Aloïse le regardoit avec étonnement.

Il prit sa main et celle de son fils et leur parla en ces termes :

Mes enfans, j'ai eu occasion de connoître divers genres de vie; si je pouvois vous faire part de mon

expérience, Aloïse se reconcilieroit aisément avec le sort qui l'a fait tomber dans mes mains, et toi, mon fils, tu ne désirerois jamais de connoître un autre état. Mais l'expérience d'autrui ne sert nullement à la notre, voilà pourquoi la folie est l'éternel héritage des mortels. C'est par cette raison, Rodrigue, que je t'impose le devoir de me suivre fidèlement; je suis certain de te faire éviter la route du malheur. Rassemble les souvenirs de ta vie passée, ma fille; considère les sérieusement, et le petit peuple qui t'entoure te paroîtra d'un degré moins bas. Votre soi-disant beau monde ne vit-il pas de rapine comme celui-ci? la troupe joyeuse et légère des enfans du hasard, combat gaiement pour satisfaire les besoins du moment; l'iné-

puisable et toujours actif égoisme fait plus de mal parmi vous; il vous ravit par fois votre existence entière. L'avarice, la duplicité, l'injustice régnent dans la société ; la nature et la vérité n'y font point entendre leur voix. La droiture n'est qu'apparente ; c'est le masque sous lequel s'élève fièrement l'intrigue ; et la vertu, qui se repose sur elle-même, est accablée par la défiance. La justice n'habite plus les cœurs; elle est enterrée sous des tas de papiers poudreux et vermoulus ; la piété, s'agenouille dans une étroite enceinte, et n'y éprouve qu'une sombre terreur, au lieu d'élever son ame par l'espérance sous la voûte éternelle des cieux. La puissance repose dans de foibles mains ; la fraude impunie étend par tout son sceptre ;

tous les chemins de la fortune sont ouverts à l'imposture et il ne reste à l'intégrité que le bâton de l'indigence.

Que devient l'amour? il finit par la mort, ou par la perfidie, qui anéantit avec lui ce que notre ame a de plus noble, et ne nous laisse à sa place que la haine toujours destructive. Voyez le Bohémien léger, qui ne pense qu'au moment présent; il partage paisiblement, avec ses camarades, le peu qu'il possède; est-il pressé par la nécessité? il combat à force ouverte, et s'il se livre parfois au bruyant éclat de ses passions, du moins la sombre haine ne demeure pas éternellement renfermée dans son sein.

La fausseté m'a fait franchir les bornes de la société, suivez-moi,



jouissez du moment, et fuyez à jamais son joug détestable.

Tous deux gardèrent le silence. Mario avoit parlé avec une énergie propre à les ébranler; mais remplis des sentimens nobles et purs que l'amour développe dans les cœurs bien nés, ils se sentoient assez forts pour lutter contre les maux dont on leur présentoit l'image, et n'éprouvoient que du dégoût, pour cette existence animale, qui, sans réflexion et sans chagrin, ne se meut que dans le cercle physique de la nature.

Rodrigue, poursuivit Mario après avoir vainement attendu une réponse, que la délicatesse et la sensibilité des femmes ne te fassent point illusion; elles savent faire, des liens les plus simples de la nature, des pièges compliqués où nous sommes attirés

pour notre malheur. Si tu ne peux décider cette jeune personne à se donner à toi, ramenons-la où nous l'avons prise; il en est encore tems.

Rodrigue demeura plongé dans le plus douloureux silence; ses regards fixés sur celle qu'il adoroit, exprimoient seuls ses craintes et son anxiété. Le trouble d'Aloïse n'étoit pas moins pénible, elle sentoit qu'un mot pouvoit peut-être lui rendre sa liberté....... elle n'eût pas la force de le prononcer. Le comte de Furstenwald se présentoit à son imagination plus haïssable que jamais: retourner auprès de sa tante, c'étoit se jeter dans ses bras. Rodrigue, au contraire, ne lui avoit jamais paru aussi intéressant, aussi malheureux. La romance de la veille, le discours même de Mario, lui faisoit de nou-

veau concevoir l'espérance, que ce jeune homme n'étoit pas né pour l'état qu'on lui *imposoit le devoir de suivre.* Quant à Mario, elle ne pouvoit le haïr malgré sa grossière enveloppe; elle reconnoissoit en lui un cœur généreux, atteint d'une maladie incurable, et qui, dans sa misanthropie, cherchoit lui-même péniblement des raisons de mépriser le genre humain pour combattre son penchant à la tendresse.

En réfléchissant à tout cela, elle étoit tombée dans une rêverie que Mario ne trouva pas d'un mauvais augure; il se contenta de cette réponse tacite, et alla tout préparer pour le départ.

La bande joyeuse semit en route le jour suivant, divisée en plusieurs petites troupes; Aloïse étoit à cheval

à côté de Rodrigue, une dixaine d'hommes les suivoit avec leurs femmes et leurs enfans. Mario les exhorta à la plus grande circonspection, car l'enlèvement de la jeune baronne d'Hochstern avoit éveillé l'attention de toute la contrée.

Ils voyagèrent dans des montagnes boisées, et suivirent des sentiers peu fréquentés. Mais l'entreprenant Rodrigue ne s'accommodoit pas de cette prudence nécessaire; il avançoit avec rapidité comme un fier combattant certain de la victoire, et non comme le chef d'une horde farouche rejetée par les lois.

Il n'avoit pas suivi assez ponctuellement le conseil de son père, d'éviter les grandes routes; tout d'un coup il se vit assailli dans un bois par une troupe de gens armés; il

en arrivoit toujours davantage de l'épaisseur du taillis, et ils étoient au moment d'être entièrement enveloppés. Ses gens effrayés parloient de s'enfuir; plutôt la mort qu'une honteuse fuite, leur dit Rodrigue, suivez-moi. Ils demeurèrent. Soyez sans inquiétude, ma bien-aimée, dit-il, à la tremblante Aloïse. Il la fit entourer par ses Bohémiens, et les dirigea, à rangs serrés et pas à pas, vers une éminence qu'il avoit reconnue pour être le côté foible de l'ennemi. Ils y arrivèrent au milieu des coups de sabre et de fusil. Une fois adossés à la colline, ils se défendirent vigoureusement; le combat fut vif, mais, grâces à la valeur de Rodrigue, les agresseurs furent bientôt mis en fuite.

Ses gens se mirent à piller ceux

qui étoient restés sur le champ de bataille; il le leur défendit sévèrement, visita leurs blessures, se réjouit de n'en trouver aucune de dangereuse, et leur distribua quelques remèdes fortifians.

Aloïse n'avoit pas perdu de vue son ami; elle avoit tremblé pour ses jours, admiré son courage, applaudi à son humanité; toute émue encore, elle se rapprocha de lui: Chère Aloïse, lui dit-il, en quel état vous êtes! vous avez besoin de secours; ah! que n'ai-je pu vous épargner cette scène d'effroi! — je n'ai eu de crainte que pour vous! répondit-elle à demi-voix; ses regards brillèrent un instant de bonheur et d'amour, mais bientôt ils ne furent plus que sérieux et mélancoliques.

La joie tumultueuse de ses com-

pagnons faisoit sur Rodrigue l'impression la plus pénible ; je les méprise, disoit-il à Aloïse ; ils se réjouissent de vivre encore : hélas ! peut-on aimer la vie quand on l'emploie aussi mal !

Les femmes et les enfans, pleurant et criant à l'envi, avoient vu de loin le combat. Leona accourut alors pour embrasser son fils ; Aloïse ne pouvoit supporter de voir la belle et noble figure de son ami dans les bras de cette haïssable vieille, et se disoit tout bas : il est impossible qu'il soit son fils, je le sens à mon cœur, je l'aimerois si elle étoit sa mère ! Elle s'occupa elle-même du soin de procurer à Rodrigue du repos et des rafraîchissants, mais il la quitta précipitamment, ne pou-

vant plus maîtriser les mouvemens trop impérieux de son cœur.

Aloïse, enhardie par sa délicatesse et sa retenue, décidée à lui parler enfin franchement, le suivit. Elle le trouva couché sur le gazon auprès d'une source; sa tête étoit penchée sur le torrent; il paroissoit entièrement livré à ses sombres pensées, et de profonds soupirs s'échappoient de son sein.

Aloïse s'approcha et prononça son nom; il se retourna, et son regard lui parut brillant et doux au milieu des larmes qui mouilloient ses paupières, comme les rayons du soleil lorsqu'ils percent les nuagés pluvieux.

O Aloïse! lui dit-il, vous ne me fuyez point, et je fais votre malheur! ah! quel affreux dégoût m'inspire tout ce qui m'environne! vous me

paroissez un être supérieur qui se dégrade en restant parmi nous, et duquel je n'ose m'approcher. — Mon ami, lui répondit-elle en s'asseyant à côté de lui; parlons ensemble avec confiance de notre situation. Le monde n'est pas tel que Mario le dépeint, si tout ne s'y passe pas comme on pourroit le désirer, les honnêtes gens y ont cependant quelque influence; les hommes sont destinés à la confiance, et sont faits pour vivre en société. Vous n'êtes pas né pour être banni loin d'eux, pour demeurer dans l'obscurité des bois, pour ensevelir les facultés de votre ame dans de si viles occupations. Non, votre noble cœur est digne de contribuer au bonheur des hommes, et votre esprit d'exercer

sur eux un sage empire. Ah! que ne pouvez-vous avoir le même genre de vie que mon père!

Le matin nous partions gaiement pour la chasse ; nous poursuivions dans les forêts les animaux qui auroient pu nuire aux récoltes de nos bons laboureurs. A notre retour, nous parcourions nos champs, et nous donnions à l'ouvrier diligent son salaire. Nous recevions à dîner quelques amis, dont les entretiens étoient pour moi une source de plaisir et d'instruction; j'apprenois ce que les hommes ont fait de grand; le récit des belles actions élevoit mon ame et me donnoit le sentiment de mes propres facultés. Lorsque mon père et ses amis buvoient au triomphe de la bonne cause, à l'empire des bons, à la destruction des méchans, je

cherchois en silence à diriger ma vie d'après les mêmes principes, à leur être fidèle par mes paroles et par mes actions.

Souvent les vassaux de mon père venoient le prier d'applanir une difficulté, de venir à l'appui d'une bonne entreprise; il étoit toujours prêt à les écouter et à remplir leurs vœux.

Quelquefois j'étois leur avocat, non pas pour influencer sa volonté, car il étoit la justice même; mais il falloit que j'apprisse à connoître leurs affaires, pour juger de leurs besoins réels. Souvent je réussissois à les satisfaire, et je soulageois ainsi mon père dans ses nombreuses occupations.

Etoit-il question des intérêts de la province? je le suivois au lieu du

rassemblement, et j'écoutois avec ravissement son langage plein de force et de vérité. Son ame inflexible ne s'en laissoit point imposer, et son esprit pénétrant démêloit sans peine tous les détours inventés par la ruse.

Lorsque, se préparant à une expédition militaire, il sortoit de son château environné de ses valeureux soldats, je lui ceignois son épée en priant avec foi pour ses jours et pour la victoire. Ah! jamais ces touchants souvenirs ne s'éffaceront de mon ame! et lorsque le drapeau flottant sur la montagne annonçoit son retour, avec quel transport je volois au devant de lui! quel étoit mon bonheur en le revoyant sain et sauf au milieu de ses guerriers qui l'exaltoient comme un Dieu et le bé-

nissoient comme un père ! Je me faisois raconter par quelques-uns de ces braves, le succès des batailles; mon cœur brûloit d'entendre parler de la gloire que l'auteur de mes jours s'étoit acquise en défendant sa patrie. Bientôt on alloit, avec les cérémonies d'usage, placer, dans la chapelle de notre famille, les honorables trophées remportés sur les ennemis. Je me sentois alors saisie d'un saint respect, d'un frisson religieux; des larmes couloient sur les joues vénérables de mon père, en revenant au château, il me serroit la main et me disoit : Dieu a daigné se servir de mon bras pour de grandes choses, mon enfant, grâces lui en soient rendues !

Les soirées les plus intéressantes pour moi, étoient celles où quelque

scène guerrière venoit se retracer à son esprit et animer ses discours ; quelquefois aussi la chasse lui rappeloit certaines positions militaires, je le pressois alors de questions pour l'obliger à étendre son récit, et j'avois toujours lieu d'admirer son courage, sa bonté et son humanité.

Pendant le discours d'Aloïse, le jeune Bohémien fixoit sur elle des regards pleins de feu, et son cœur battoit avec violence. Ah ! Rodrigue, lui dit-elle, ne sentez-vous pas qu'une telle vie seroit faite pour vous ? Mario vous trompe, ici le but de votre existence ne peut être rempli.

Rodrigue se leva avec impétuosité ; ah ! s'écria-t-il, vous ne faites que me répéter ce qu'une voix secrète me crie à toute heure. Un rêve de ma

jeunesse se retrace sans cesse à ma mémoire; ce rêve me présentoit des salles spacieuses et brillantes, et une figure angélique qui me combloit de caresses. La noblesse et la bienfaisance m'environnoient ; j'avois le bonheur de donner, j'inspirois de la reconnoissance....... tout étoit dans ce songe si différent de la vie que je mène........ Cette flatteuse illusion a fait le charme de mon enfance; souvent je me couchois au pied d'un arbre et je fermois les yeux avec force, pour revoir l'image agréable que mon imagination me rendoit toujours si fidèlement.

Lorsque je souffrois de mille petites privations, et que je voyois les hommes qui m'entouroient si froids, si indifférens pour moi, je me retirois dans un endroit solitaire et

j'appelois la figure bien-aimée de laquelle il me sembloit pouvoir tout obtenir. Quelquefois un de mes camarades m'offroit de me procurer auprès de sa mère ce que je désirois, quand je voyois comme celle-ci s'empressoit de le satisfaire, comme elle le caressoit..... je tombois à genoux, et je m'écriois : O mère ! ( il me paroissoit évident que l'ombre chérie en avoit les caractères ) ; ô ma belle, ma bonne mère ! reviens auprès de ton enfant.

Lorsque Mario m'entendoit, il me disoit : console toi mon fils, ta mère sera bientôt près de toi, elle descendra les Apennins pour revenir à nous. Dans mon impatience, je regardois toujours du côté de cette contrée ; ces montagnes bleues qui se perdent dans les nues étoient

l'objet de ma contemplation et de mon espoir. Un jour, il me dit que ma mère étoit arrivée et il me conduisit à Léona. Je pleurai amèrement en l'apercevant, et je m'écriai : non, oh non ! ce n'est pas elle.

Ce ne fut qu'à la longue que je pûs m'accoutumer à sa présence, et ma reconnoissance pour ses soins, put seule contenir l'expression du dégoût qu'elle m'inspiroit.

Le doux fantôme qui occupoit mon imagination, commençoit à s'effacer, lorsqu'une circonstance remarquable vint raffraîchir ses traits et les imprimer de nouveau dans mon ame.

Mario est sujet à des crises, qui, lorsqu'elles parviennent à leur plus haut période, lui ravissent toute

connoissance. Je le trouvai un jour couché dans cet état ; à côté de lui étoit un paquet de papiers ouverts et un portrait de femme. Je m'emparai de cette image ; jugez de mon ravissement ! c'étoit la même que que celle qui m'étoit restée dans la mémoire. Je ne pouvois me lasser de la contempler, et je me débattis comme un insensé avec Leona qui voulut me l'arracher. Elle me persuada, enfin, de rendre ce portrait, en me disant que mon père me le reprendroit sûrement, et que je ne le reverrois jamais ; elle promit de me le montrer souvent, mais elle n'a pas tenu parole, je ne l'ai jamais revu.

Tout cela est bien extraordinaire, mon ami, dit Aloïse, et fortifie l'espérance que j'ai conçue, que vous

n'êtes pas né pour cette vie abjecte. Mario est-il votre père ? — Il m'a toujours nommé son fils, et en grandissant j'ai senti mon cœur s'attacher entièrement à lui. J'admire son courage, et sa bonté me touche, surtout quand je vois qu'il n'est pour tous les autres, même pour Leona, qu'un maître sévère. Il me parle de la confusion qui règne dans le reste du monde, mais il ne fait qu'enflammer ma curiosité, et je suis si mécontent de ce qui m'entoure, que mes vœux tendent toujours à m'en éloigner. Lorsque je traverse ces villes si belles et si riantes ; lorsque j'en vois les habitans se rassembler pour quelque solennité, je voudrois leur appartenir, je désirerois pouvoir faire quelque chose

pour eux, qui me méritât leur estime et leur amour.

Quand je vous vis pour la première fois! combien le monde que vous habitiez, ce monde fermé pour moi, me parut ravissant! mes vœux secrets devinrent des désirs brûlans. Déjà deux fois je vous avois vue avec votre père traverser la forêt, dès le premier instant je ne vis plus que vous, et votre souvenir me suivit en tous lieux. Toutes les fois que je n'étois point appelé par quelqu'entreprise ou quelque danger pressant, je me couchois sous l'ombrage le plus épais, et tout entier à ma rêverie je me retraçois votre image.

Le plus beau jour de ma vie fut celui où le sort me permit de vous secourir, vous étiez dans mes bras.... Jamais je ne sentis comme alors

toutes les forces de mon ame; il me sembloit que mon amour m'élevoit au-dessus de moi-même, qu'un jour peut-être je deviendrois digne de vous. Mais si j'osai concevoir cette téméraire espérance, je n'eus jamais l'horrible pensée de vous arracher à votre brillante existence, je crus que l'honneur pourroit me conduire jusqu'à vous. En attendant, l'illumination du rocher, et mes chants nocturnes devoient seuls vous instruire de mon amour.

J'avois entendu parler de mouvemens de guerre; je confiai à mon père tous mes sentimens et je le suppliai de permettre que je prisse le parti des armes.

Jamais je n'oublierai l'expression douloureuse qui se répandit sur ses traits; il s'écria avec amertume: et

toi aussi tu es tombé dans les pièges de l'amour ! il faudra donc que je sente de nouveau par toi tous les tourmens de ma vie ! pauvre insensé ! penses-tu que l'honneur touche le cœur d'une femme ? rassemble plutôt des monceaux d'or. Et tu te flattes de parvenir à la gloire par la bravoure ? va, répands ton sang dans les batailles, c'est en vain ; un poltron, protégé, par quelque soubrette en faveur sera nommé le plus vaillant, et tu seras oublié.

Non, non, je n'aurai pas inutilement conservé pour toi mes tristes jours, l'heure, à laquelle tu entreras dans ce monde qu'on appelle civilisé, sera celle de la mort de ton père. J'en jure par ce fer, à la face de l'éternelle nature, il me délivrera de l'aspect de ton infortune. Il frap-

poit l'air de son épée qu'il agitoit avec violence, et son regard fixe et sombre m'enleva toute ma force : mon père ! m'écriai-je, mon père ! je demeurerai près de toi, je le jure ! Et maintenant, ô mon amie ! à chaque regard que je jette sur vous, je sens plus douloureusement que je suis lié !

Aloïse essuya quelques larmes. Rodrigue, lui dit-elle, ennoblir votre vie sera désormais le but de tous mes efforts, je tiens plus à ce projet qu'à ma propre existence.

Rodrigue sentit que le cœur de sa bien-aimée répondoit au sien, ses désirs devinrent plus paisibles, son amour plus pur, en se voyant apprécié par elle. Tous deux, en retournant auprès de leurs gens, étoient animés par des sentimens élevés dont

la vie la plus abjecte ne pouvoit rien leur dérober.

Ils furent accueillis avec des cris de joie, et des chansons. On avoit préparé un festin d'honneur et des guirlandes de feuilles de chêne pour Rodrigue et pour Aloïse. Ils reçurent d'un air affable ces démonstrations d'attachement, et toute la troupe se réjouit en voyant le front soucieux de son capitaine devenu plus serein.

Mario ayant appris l'attaque qu'ils avoient essuyée, étoit accouru au secours de son fils ; il le trouva vainqueur. Mais il décida que la petite caravanne demeureroit à l'avenir plus réunie et il la dirigea du côté des montagnes.

Les souvenirs que Rodrigue conservoit de son enfance, étoient pour

Aloïse une raison suffisante de ne plus douter de sa naissance, sa conviction à cet égard étoit devenue inébranlable, son plan de parvenir à connoître la vérité ne l'étoit pas moins, et toutes ses actions étoient dirigées vers cet unique but.

Le sort de son amant étoit dans ses mains; quelle force lui donnoit cette pensée! elle lui rendoit tout facile; ses charmes et sa gaîté étoient irrésistibles; elle savoit s'insinuer même dans l'esprit de Mario naturellement si sombre et si farouche; elle feignoit une curiosité enfantine, et lui faisoit mille questions qui toutes tendoient à découvrir l'origine de Rodrigue; elles étoient souvent reprimées par une gravité muette ou un regard sévère qui lui en disoit plus qu'une réponse positive. Elle

prit sur elle d'entrer à toute heure chez Mario ; elle lui rendoit mille petits services, mettoit de l'ordre dans sa tente, soignoit tous les meubles à son usage, et disoit d'un air naïf qu'elle vouloit prouver son adresse dans tous ces petits détails qui sont du ressort des femmes.

Un jour elle lui enleva la clef d'une petite caisse qui étoit toujours près de son lit, et dans laquelle elle savoit qu'étoit ce portrait si intéressant pour Rodrigue. Le lendemain, tandis que les hommes étoient à la chasse, et que les femmes préparoient un repas pour leur retour, elle courut ouvrir la cassette, qui contenoit en effet un paquet de papiers cachetés, et la miniature qu'elle cherchoit. La ressemblance de ces traits avec ceux du jeune Bohémien lui parut frappante.

C'étoient ses grands yeux noirs, ce front noble et ouvert, ces sourcils si bien dessinés; une expression de douceur et de bienveillance répandoit sur l'ensemble de la figure un charme particulier. Aloïse avoit acquis de l'habileté dans l'art de peindre; elle passa le jour entier à copier ce portrait, l'amour animoit son zèle et ses pinceaux, et jamais ressemblance ne fut saisie avec plus de vérité.

Lorsqu'elle le présenta à Rodrigue, il s'écria: c'est elle! oui, voilà l'image qui est encore gravée dans mon cœur à côté de la vôtre! — Eh bien! Rodrigue, souffrez que j'aille la chercher et que je démêle ainsi le secret de votre sort. Il lui répondit tristement: je ne vous retiens point, Aloïse, allez, si vous le désirez. — Ce n'est

pas ainsi que je veux obtenir votre consentement; mon ami, exprimez-le avec joie et confiance et je pars avec courage.

Léona survint; Aloïse lui dit en lui faisant voir son ouvrage : observez ces traits, observez les siens, et convenez que c'est ici sa véritable mère.

Avouez-le, s'écria Rodrigue, je vous pardonne tout.

Son sentiment l'en avertit depuis long-tems, reprit Aloïse, l'amour parle plus haut encore; non, ce n'est pas dans votre caste qu'il est né, c'est dans la mienne.

Doucement, petite colombe, doucement, dit la Bohémienne en secouant la tête d'un air circonspect, quelle différence si grande y trouvez-vous? J'ai aussi été dans des villes et



dans des châteaux, mais c'est toujours avec joie que je me retrouve en plein champ et dans les bois.

A combien de grandes dames n'ai-je pas dit en secret la bonne aventure? Que de trouble et de calamités j'apercevois dans l'intérieur de ces édifices dont les dehors sont si brillans! calomniez-vous, trompez-vous, pauvres insensés! vous n'en serez pas plus heureux, disois-je en les quittant pour aller dépenser gaîment le prix de mes prophéties.

Souvent, lorsque je rencontrois de ces figures fatales, qui semblent faites pour le malheur d'autrui, je ne pouvois me défendre de porter la terreur dans leur sein par d'effrayantes prédictions; et quoiqu'alors je me retirasse les mains vides, je

me réjouissois de ce que j'avois fait, comme du plus friand repas.

Quant à ce qui vous concerne, mes enfans, je vous tiens pour de grands fous de soupirer ainsi après les chaînes de la fausseté et de la folie. Mais, à cet égard, je ne pense pas comme Mario ; je ne voudrois forcer personne à être heureux, et vos mines alongées me font peine à voir. Soyez tranquilles pour le présent, votre sort pourra peut-être s'éclaircir bientôt.

Rodrigue la pressa de s'expliquer et voulut même l'y contraindre, mais elle lui dit d'un ton courroucé : jeune homme, modère-toi ; il n'y a rien à faire dans ce moment, et si tu n'es pas circonspect avec ton père . . . . . une obscurité éternelle sera ton lot.

Aloïse supplia Rodrigue de se calmer, elle sentoit que ce n'étoit, que par la patience et par l'adresse, qu'on pourroit obtenir quelque chose de la vieille; mais la plus douce espérance remplissoit son cœur, et Rodrigue qui doutoit encore en attendoit le résultat avec une émotion toujours croissante.

Il n'est aucune position de la vie que l'amour ne sache embellir ; il jette le voile des grâces sur des objets qui sans lui n'inspireroient que dégoût. La noble fille du baron de Hochstern n'étoit plus qu'une Bohémienne, mais elle aimoit, elle travailloit pour son amant, et Rodrigue lui paroissoit chaque jour plus digne de ce qu'elle faisoit pour lui. Malgré la bassesse et l'avilissement de tout ce qui l'entouroit, il avoit conservé

toute la noblesse de son ame. L'amour avoit étendu ses idées, formé son esprit, et développé toutes les heureuses dispositions qu'il tenoit de la nature.

Près du taciturne Mario il ne trouvoit point de paroles; ce fut auprès de sa bien-aimée qu'il apprit à s'expliquer ses propres impressions, à exprimer tous les sentimens qui faisoient battre son sein, et qui jusqu'alors n'avoient été pour ainsi dire que des pressentimens confus.

Une ame expansive et neuve ne se contente pas de muettes larmes, il lui faut un langage expressif; ce langage est la poésie.

Lorsque, dans de solitaires vallées, ombragées par des chênes centenaires, les deux amans se reposoient à la fraîcheur d'un torrent écumeux,

Rodrigue chantoit son amour. Aloïse l'écoutoit avec ravissement ; elle ne regrettoit rien alors ; deux cœurs bien unis sont l'univers l'un pour l'autre.

Mais lorsqu'ils étoient au pied d'un arbre, aux branches élevées duquel la vigne marioit agréablement ses pampres et ses fruits ; lorsqu'ils voyoient de riantes habitations, entourées de plaines fertiles et de nombreux troupeaux ; combien ils auroient désiré se mêler aux joyeux habitans de ces lieux, partager leurs travaux, leurs jouissances, et commencer près d'eux une vie stable et paisible !

L'amour veut un asile où les jours de son bonheur s'écoulent et se re-

nouvellent ; il se plait à confier ses secrets pleins de charmes, même aux objets inanimés ; et à retrouver dans ces muets témoins, de touchans souvenirs pour tous les âges de la vie.

Tel étoit l'avenir que rêvoient ces amans, mais Mario étoit un mauvais génie qui se plaçoit entr'eux et cette félicité. Aloïse n'osoit exprimer ses vœux, de peur d'ajouter aux peines de son ami. Plus il sentoit qu'elle s'attachoit à lui, plus son repos étoit troublé ; il souffroit de toutes les incommodités auxquelles cette vie vagabonde l'exposoit ; la moindre pluie le jetoit dans l'inquiétude ; la chaleur du soleil, le vent du nord, tout devenoit pour lui un sujet de perplexité ; souvent il l'a supplioit

de l'abandonner. Cependant elle supportoit sans peine la fatigue; en parcourant, tantôt avec Leona, tantôt avec d'autres Bohémiennes, le beau pays dans lequel elle se trouvoit; elle chantoit, dansoit, jouoit du tambour de basque, et sa grâce parfaite, sa voix mélodieuse, attiroit tout le peuple autour d'elle. Dans l'intérieur des châteaux, dans le cercle des dames, sur les promenades, elle n'étoit occupée qu'à chercher la ressemblance de ce portrait si cher à Rodrigue; la copie qu'elle en avoit faite ne quittoit pas son sein, c'étoit un talisman auquel il lui sembloit que le sort de son amant étoit attaché.

Elle avoit interrogé avec art diverses personnes de la troupe, sur les pays qu'ils avoient parcourus, sur

le tems que Mario avoit passé parmi eux, et sur la manière dont Rodrigue leur avoit été amené. Le résultat étoit toujours que leur chef avoit eu son fils près de lui depuis un voyage dans les Apennins. Attentive à suivre cette trace, elle étoit infatigable dans ses recherches depuis que les points de vue enchanteurs de ces montagnes s'étoient découverts à ses yeux.

Rodrigue aussi se sentoit singulièrement ému lorsque le soleil descendoit sur les Apennins et que les Alpes se doroient aux rayons du couchant. C'étoit comme si mille voix du passé retentissoient autour de lui, comme si sa patrie, si longtems cherchée, s'ouvroit pour lui sous ce brillant horison.

Mario étoit encore plus sombre

que de coutume, il cherchoit la plus profonde solitude; Leona sembloit pensive et parcouroit souvent seule la campagne. Toute la troupe s'étoit dispersée dans de charmantes vallées, formées par les nombreuses collines, au-dessus desquelles s'élèvent les hautes Alpes.

Un jour Aloïse s'éloigna de ses compagnes; la beauté du site, l'attrait qu'avoient pour elle ces grandes formes de la nature, le charme de la solitude, l'invitoient à s'enfoncer de plus en plus dans ces lieux pittoresques.

A l'issue d'une étroite vallée, où un torrent, s'échappant des Apennins, précipite ses vagues, on voyoit un ancien château, situé sur un promontoire élevé. Il étoit entouré de

hautes murailles, tapissées de lierre; le jasmin et le laurier germoient dans les crevasses qui attestoient leur antiquité. Un chemin serpentoit depuis le bâtiment jusqu'au fleuve qui baignoit le pied rocailleux de la colline; de vertes prairies, ornées de divers grouppes d'arbres, étendoient leurs tapis autour de ce rocher majestueux; elles étoient arrosées par le fleuve, dont un étroit sentier suivoit le cours. Près de la rive, étoit une petite éminence ombragée de cyprès, sur laquelle on avoit construit une chapelle; ce fut le lieu qu'Aloïse choisit pour se reposer.

Elle fut agréablement émue en admirant les belles proportions de ce petit édifice, comme si une voix secrète se fût faite entendre à son cœur.

Sous la coupole élégamment voûtée, d'où se répandoit la douce lumière du soir, on voyoit un sarcophage de marbre noir sur le piédestal duquel étoit écrit en lettres d'or : *à la mémoire d'un fils unique et chéri.*

Aloïse, absorbée par sa rêverie, étoit encore assise à l'entrée de la chapelle, lorsqu'un berger qui conduisoit son troupeau dans la prairie vint l'aborder.

Demain vous verrez ici une fête extraordinaire, lui dit-il; il y a vingt ans que le fils unique de madame la comtesse s'est noyé à la place qu'occupe cette chapelle, un enfant de trois ans, beau comme un ange. C'est ici qu'on a retiré ses vêtemens de la rivière, et sa mère inconsolable y a

fait élever ce pieux monument. Elle conserve dans ce coffre, d'ébène, près de la sainte image, la petite robe de son fils et son chapeau garni de plumes qu'on a retrouvé dans les buissons qui bordent la rive.

Notre pauvre dame nourrit journellement sa douleur en visitant ces tristes restes ; on n'a jamais pu retrouver le corps de l'enfant, et la bonne à laquelle il étoit confié, près de laquelle je l'ai vu si souvent folâtrer dans la prairie est aussi disparue. On croit qu'elle s'est précipitée après lui, peut-être l'a-t-elle imprudemment perdu de vue ou craignoit-elle d'en être responsable. Il court là-dessus des bruits étranges, ajouta-t-il d'un air mystérieux ; on dit que le diable, sous la figure d'une Bohé-

mienne, a séduit la bonne, qu'elle a jeté dans le fleuve le petit infortuné, et que de la cime d'un rocher elle a été enlevée dans les airs.

Ne te fâches pas, jolie Bohémienne ; dit-il à Aloïse en remarquant la couleur brune qu'elle avoit artistement donné à son visage, et le tambour de basque qui pendoit sur ses épaules ; ne te fâches pas, on dit beaucoup de mal de ta nation ; mais toi tu parois douce et bonne, et si tu veux passer la nuit dans ma chaumière, tu seras la bien venue chez moi ; tu diras à mes filles leur bonne fortune, et demain tu verras la fête.

Aloïse accepta cette offre et fit d'heureuses prédictions aux jeunes paysannes ; on lui fit encore de longs

rècits sur la solennité du lendemain, et sur le triste sort de cette malheureuse mère auquel il paroissoit que toute la paroisse prenoit un vif intérêt.

Son impatience de voir la comtesse, dans laquelle elle espéroit déjà retrouver la mère de son amant, la conduisit au château dès l'aurore.

Elle passa sans obstacle la grande porte, dont la voûte imposante étoit protégée par deux tours élevées; elle traversa de même le passage étroit et sombre, et les grilles menaçantes qui servoient d'entrée à la cour intérieure. C'étoit une vaste enceinte, au milieu de laquelle un bassin de marbre blanc, environné de hauts cyprès, recevoit une eau limpide,



répandue par plusieurs figures de bronze.

Déjà tout commençoit à s'animer sous les voûtes et dans les cours; les gens de la maison, émerveillés de la beauté de la jeune Bohémienne, se rassemblèrent autour d'elle. Bientôt une dame, vêtue de noir, s'avança sous les colonnades qui décoroient l'entrée du château; c'étoit la comtesse; chacun se retira respectueusement pour lui faire place, et elle s'approcha d'un siége ombragé par les cyprès. Aloïse, cachée par les arbres, considéroit ses traits avec palpitation de cœur; quelle fut sa joie, son ravissement, en reconnoissant ceux de son portrait! Le tems y avoit imprimé de légères traces; leurs formes n'avoient plus le charme

de la première jeunesse ; mais leur douce harmonie étoit inaltérable, et l'on ne pouvoit méconnoître l'esprit et la grâce de leur ensemble.

Aloïse, tremblante, s'appuyoit contre un cyprès; elle étoit prête à se jeter aux pieds de cette mère infortunée pour lui dévoiler le secret de son bonheur; mais elle craignit que cette joie inespérée ne fût mortelle pour un cœur affoibli; il lui sembloit que cette figure si délicate ne pouvoit résister à un mouvement trop violent de l'âme; il falloit que la félicité qui lui étoit réservée s'approchât d'elle lentement et enveloppée d'un voile symbolique. D'ailleurs, quelques doutes se réveillèrent dans l'esprit d'Aloïse au moment décisif, comme cela doit arriver à

tout cœur délicat, qui tient le sort d'autrui en sa puissance.

Ne me trompé-je point? la flatterois-je d'une vaine espérance qui ne rendroit ensuite que plus poignant le sentiment de sa douleur?

Retenue par ces questions qu'elle s'adressoit intérieurement; livrée à la plus vive émotion, elle demeuroit muette à la même place. Une des femmes de la comtesse la prit par la main et la conduisit à sa maîtresse. Permettez, madame, lui dit-elle, que cette jolie Bohémienne vous dise aussi votre bonne aventure, elle nous a déjà prédit beaucoup de bonnes choses.

Mon bonheur repose dans la nuit éternelle, mon enfant, répondit la comtesse.

Aloïse prit la parole en ces termes :

Lorsque l'orage étend son voile
Sur les astres brillans des cieux,
Lorsque nous voyons notre étoile
Pâlir, disparoître à nos yeux,
Sur nous sa céleste influence,
Alors ne cesse point d'agir ;
Ah ! gardes, gardes l'espérance !
L'horizon pourra s'éclaircir.

Tout cela ne signifie rien pour moi, reprit la comtesse avec douceur, mais touchée de la figure aimable et noble d'Aloïse, elle ajouta après lui avoir fait un petit cadeau : demeurez ici aujourd'hui, ma petite, et vous apprendrez que ma douleur n'admet aucun espoir.

Aloïse saisit une de ses mains, la considéra un instant, et s'écria comme si elle eût été inspirée :

O ! destin digne d'envie !
Cette douce et blanche main
Du bonheur et de la vie
Porte le signe certain.
Le ciel te donne en partage
Sort plein de joie et d'amour,
Et je t'en promets un gage
Avant le déclin du jour.

Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria la comtesse ; ah ! mon bon ange parleroit-il par ta bouche? demeurez.... retenez-la, dit-elle vivement à ses gens. Mais ce fut envain, Aloïse s'étoit éclipsée.

Tous les habitans des environs s'étoient rassemblés dans la vallée ; les plus beaux enfans étoient vêtus de blanc et parés de guirlandes de cyprès ; conduits par une musique funèbre, ils traversèrent lentement

la prairie et arrivèrent sur le bord du torrent. La triste mère, accompagnée de ses femmes en habits de deuil, sortit de son château et descendit la colline. Les enfans lui présentèrent leurs guirlandes, qu'elle jeta l'une après l'autre dans le fleuve, après les avoir arrosées de ses larmes. Long-tems elle les suivit des yeux pendant que le courant les entraînoit; hélas! c'étoit ainsi que les vagues cruelles avoient emporté son enfant bien-aimé.

La comtesse reconnoissante de la part que prenoient des étrangers à la fête annuelle, par laquelle elle cherchoit à immortaliser sa douleur, y joignoit toujours quelques divertissemens pour la jeunesse.

Des corbeilles remplies de petits



présens étoient préparées dans une salle de verdure. En les distribuant aux enfans, elle se repaissoit des souvenirs les plus déchirans et les plus doux; leur sourire innocent, leur joie naïve, leurs yeux où brilloit le plaisir, tout lui rappeloit son fils. C'étoit ainsi que sourioit son Rodrigue, aussi joyeux et plus léger encore, il sautoit sur la verte pelouse lorsqu'elle avoit exaucé un de ses désirs enfantins.

Les parens, spectateurs des jeux de leurs enfans, eurent aussi part à la collation et aux cadeaux. Bientôt tous s'abandonnèrent également à la franche gaîté.

On avoit préparé pour la comtesse un siège de gazon, duquel, malgré sa mélancolie, elle laissoit souvent

tomber un regard de complaisance sur la petite assemblée. Elle venoit d'applaudir à une danse rustique lorsque le cercle s'ouvrit pour faire place à une apparition nouvelle. La jeune et charmante Bohémienne, s'élança au milieu des danseurs comme portée par les vents; un de ses bras élevés tenoit le tambour de basque, de l'autre main elle le frappoit de mille manières diverses et sonores; les airs de tête les plus gracieux accompagnoient ces sons en cadence, le bout de son pied effleuroit à peine le gazon, et tous ses mouvemens avoient quelque chose d'aérien. Elle étoit mise avec une grâce décente, mais son vêtement léger en dessinant la tournure la plus svelte, laissoit voir comme au travers d'un nuage ses formes élégantes.

Elle fit trois fois le tour du cercle, son doux regard mesura toute l'assemblée, et demeura long-tems fixé sur la comtesse. Comme inspirée par cette contemplation, elle fit signe à l'un des musiciens qu'elle avoit instruit, et commença une danse pentomime qui captiva l'attention générale.

Elle avoit jeté son tambour, et s'étoit emparée d'un des plus jolis enfans; elle l'entouroit de ses bras avec grâce et souplesse et voltigeoit avec lui dans les attitudes les plus variées. Quelques tons simples accompagnoient ces douces images de l'innocence et de la gaieté. Tantôt elle jouoit et folâtroit autour de l'enfant; tantôt elle s'inclinoit avec tendresse vers cette aimable petite

créature, et sa figure expressive, ses yeux pleins d'ame, sembloient dire : en toi repose tout mon bonheur.

Tout d'un coup, l'enfant s'élança loin d'elle avec violence et disparut.

La musique ne rendit plus que des sons lugubres, et la danseuse, saisie d'horreur et d'effroi, s'abandonna à la plus amère douleur. Sa poitrine s'élevoit comme privée de respiration; ses yeux regardoient le ciel avec désespoir; son corps se penchoit comme pour se précipiter dans l'abyme, et ses bras, en s'étendant et se repliant, sembloient vouloir embrasser les vagues et leur dérober leur proie.

En exprimant la passion la plus impétueuse, Aloïse ne sortoit point des bornes que la grâce prescrit, et

ses pas suivoient l'ordre de la danse; cependant ce jeu muet étoit de la plus grande vérité, et sa feinte douleur faisoit une impression réelle sur tous ceux qui en étoient les témoins.

Bientôt elle passa par de douces modulations à une tristesse plus paisible ; enveloppée dans un voile léger , elle sembloit se retirer en elle-même et se complaire dans sa mélancolie.

Enfin, elle fixa ses regards avec étonnement dans le lointain ; un sentiment de vie et d'espérance ranima tous ses mouvemens ; quelque chose dans l'éloignement paroissoit l'attirer....... Au même instant un des plus habiles danseurs s'avança vers elle ; c'étoit un jeune homme d'une taille élevée, un frère de l'aimable

enfant qui avoit joué le premier rôle, avec lequel il avoit une grande ressemblance. La surprise, le doute, sembloient arrêter les pas de la danseuse...... étoit-ce celui qu'elle avoit perdu, qui grandi loin d'elle, reparoissoit dans toute la fleur de la jeunesse?...... Il s'approche, elle le reconnoît enfin ; s'abandonne aux délires de la joie et du ravissement, et se précipite ainsi aux pieds de la comtesse.

Un léger murmure se fait entendre parmi les spectateurs, aucun n'ose exprimer son admiration pour la danse pleine d'art de la jeune Bohémienne, en voyant des larmes dans les yeux de cette malheureuse mère. Elle même se sent irrésistiblement attirée vers cette enchan-

teresse qui vient de la rappeler à toutes ses douleurs en lui en présentant le tableau fidèle.

Etrange créature ! s'écria-t-elle, pourquoi cherches-tu à m'inspirer une vaine espérance? Hélas! il n'est que trop certain que la mort, l'inexorable mort, m'a pour jamais ravi tout ce que j'aime! Mes enfans, continua-t-elle avec douceur, j'ai besoin de me retirer dans ce lieu sacré, pour y chercher, par la prière et la méditation, quelqu'adoucissement à ma peine.

Elle se rendit à la chapelle d'un pas mal assuré, ses femmes la suivirent à une distance respectueuse.

Quel fut son étonnement en entrant sous cette voûte funèbre! on

y voyoit briller les cierges nombreux qui l'éclairoient ordinairement à pareil jour, mais au lieu des tristes cyprès qui devoient décorer le monument, elle n'aperçut que des fleurs. L'inscription du piédestal étoit recouverte de myrthe et d'immortelles entrelacées, et les mots suivans, tracés en lettres blanches, se distinguoient environnés d'une guirlande de roses.

Ne soupire plus en ces lieux ;
Du deuil, de la douleur, quitte les voiles sombres,
L'objet de tes regrets n'est point au rang des ombres,
Il jouit de l'éclat des cieux.

Grand Dieu ! qu'est-ce que cela ? s'écria la comtesse d'une voix tremblante ; alors en approchant des

habits de l'enfant, qui, ce jour là, étoient sur le tombeau ; elle aperçut son portrait qui étoit bien connu. Elle le prit, et s'élançant à la porte de la chapelle, elle s'écria dans un saisissement inexprimable : au nom du ciel ! comment ce portrait se trouve-t-il ici ? vient-il de toi ? dit-elle à Aloïse, en la prenant vivement par le bras.

C'est le gage du sort que je vous ai promis, répondit-elle. — O maintenant je puis tout croire ! oui, tu es mon bon génie ! c'est le même portrait qui pendoit au cou de mon Rodrigue lorsque je l'ai perdu ; c'étoit son joujou favori ; comment les flots ont-ils pu te le rendre ? lui-même qu'est-il devenu ?

Tout le monde se pressoit pour apprendre le miracle ; la comtesse tira Aloïse de la foule qui l'environnoit et la conduisit dans une retraite ombragée de myrthes non loin des murs du château.

C'est-là qu'Aloïse lui raconta sa propre histoire, sa rencontre avec Rodrigue, son enlèvement, et tout ce qu'elle savoit de Mario. Elle exprimoit avec énergie son penchant pour son jeune ami, et le cœur aimant qui l'écoutoit, reconnoissoit dans cette ame simple et pure, la vive passion dont il avoit autrefois senti le charme.

Mille circonstances se réunissoient pour exalter les espérances de la comtesse, mais long-tems oppressée par la douleur, elle

n'avoit pas la force d'embrasser avec confiance une félicité si parfaite. Flottant entre l'espoir et la crainte, elle étoit appuyée contre le berceau de myrthe; Aloïse étoit à ses pieds, pressoit ses mains, et cherchoit à lui inspirer une foi qui commençoit à chanceler dans son propre sein.

Je ne doute point que Mario ne soit l'objet de mon premier, de mon unique amour, disoit la comtesse, ce portrait en est le garant; quel autre l'auroit conservé avec tant de fidélité ? la description même que vous me faites de sa personne me rappelle ses traits chéris; mais cela ne prouve pas encore que mon fils aussi soit retrouvé. Ô puissance infinie des cieux! s'écria-t-elle en élevant ses regard, daigne m'accorder

un signe auquel je puisse reconnoître que Rodrigue est mon fils !

Une voix se fit entendre derrière le feuillage : il l'est, prononça-t-elle ; toutes deux furent saisies d'un frisson en recevant cette réponse mystérieuse.......

Leona parut. Il l'est, répéta-t-elle, moi-même je te l'ai ravi, moi-même je viens te le rendre.

Abominable créature ! s'écria la comtesse, cependant, si tu me le rends, je pourrai te bénir encore ! —

Gardez vos bénédictions, dit la vieille, vous pourriez en avoir plus besoin que moi ; je n'ai rien à craindre du sort ; je puis au contraire réparer ce que vous nommez sa fatalité, et que vous pourriez appeler, à plus juste titre, votre folie.

Ne me reconnois-tu plus? s'écria-t-elle en regardant fixément la comtesse.

Que trop! répondit-elle, en cachant sa figure et ses larmes.

N'est-ce pas ici, continua Leona, ce même ombrage sous lequel tu venois, dans les ténèbres de la nuit, recevoir de moi les lettres du jeune Piétro Valesco? n'est-ce pas ce même berceau qui protégeoit vos rendez-vous secrets, tandis que je veillois pour écarter de vous les yeux d'Argus de ta famille? ne fus-je pas témoin de vos sermens, lorsqu'un prêtre en les recevant aux pieds des autels, forma ces liens qui devoient rester cachés jusqu'à-ce que ton père se fut laissé fléchir? Que de larmes n'as-tu pas répandues dans les bras

même de ton époux lorsqu'il fut obligé de partir pour l'armée ? et lorsqu'à son retour il voloit au devant de toi plein de joie et d'amour....... qu'a-t-il trouvé ? la mère de son enfant, devenue l'épouse d'un autre.

O laisse moi, furie impitoyable ! j'ai payé assez cher une fatale crédulité. Ne sais-tu pas qu'incessamment après le départ de Valesco, mon père découvrit notre secret mariage et le fit casser ? il voulut me forcer d'en contracter un autre, mais je sus résister à son autorité ; je ne voulois vivre que pour mon fils et j'attendois du tems le bonheur de me réunir à son père. Cependant on parvint à m'en imposer par la nouvelle de sa mort ; je fus environnée d'un tissu d'impostures, et

de tous les piéges que des parens égoïstes peuvent tendre à un cœur filial. J'avois pour jamais perdu le bonheur; je sacrifiai mon repos, moins à la volonté d'un père inflexible qu'aux prières d'une mère mourante.... j'épousai le comte de ***.

Malédiction! s'écria la vieille, ton tyran répandit par tout que tu avois volontairement passé à un second hymen, l'inconsolable Pietro n'en douta point. Caché dans l'épaisseur du taillis, il t'avoit vue passer avec ton nouvel époux; je le retrouvai dans la forêt livré au plus affreux désespoir, ne cherchant qu'à se délivrer de la vie, dans un état, enfin, voisin de la démence.

Je l'arrachai de ce lieu; ne se connoissant plus, il me suivit comme

un enfant docile jusqu'à celui de notre rassemblement, et y fut accueilli avec joie. Je veux demeurer parmi vous, s'écria-t-il au bout de quelques heures, car vous ne paroissez pas meilleurs que vous n'êtes. Jamais les murs d'une ville ne me renfermeront dans leur enceinte; je fuirai cette civilisation qui porte au crime et qui m'a tout ravi!

Son courage, la connoissance qu'il avoit des pays que nous parcourions l'établirent bientôt chef de la troupe; je le suivis par tout. Mais sa mélancolie ne s'adoucit point, la plaie de son cœur étoit incurable.

Un jour il t'aperçut dans une des terres de ton époux; le petit Rodrigue étoit avec vous..... quand je le retrouvai il étoit comme un

insensé..... voir sa femme, son fils dans les bras d'un autre!... Ce spectacle l'avoit jeté dans le délire le plus effrayant.

Ta foiblesse m'avoit indignée; je regardois ton premier amour comme mon ouvrage, tu l'avois follement détruit; je me décidai à t'en enlever le fruit, pour procurer quelque consolation au malheureux que tu avois abandonné.

Il me fut aisé d'exécuter mon plan. J'éloignai la bonne en la faisant entretenir de son amant par une Bohémienne de notre bande; je lui avois promis d'avoir soin de l'enfant, et je l'emportai après avoir jeté ses habits dans le fleuve pour qu'on put le croire noyé.

Cette femme fut dans le plus grand

désespoir en ne retrouvant plus l'innocente créature confiée à ses soins; ma compagne l'emmena loin d'ici; elle s'est cachée dans un couvent où elle vit encore; vous pourrez vous assurer, par son témoignage, de la vérité de ma déposition.

Pietro devint plus tranquille quand je lui eu rendu son fils, et, lorsque je le rejoignis peu de tems après, j'eus lieu de me féliciter de ce que j'avois fait pour lui.

Il me fit passer pour la mère de Rodrigue, afin de l'attacher pour jamais à notre état, et de le préserver des maux qu'entraîne le vôtre. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que parmi nous il ne seroit jamais à sa place. Il étoit tout-à-fait malheureux, surtout depuis l'instant

où il avoit aperçu Aloïse. Que deviendra cet enfant? disois-je souvent à son père. Car au bout du compte chacun suit le penchant qu'il reçut de la nature, et Mario lui-même s'impose une pénible contrainte, en se conformant à notre genre de vie.

Je cherchois en silence les moyens d'arranger tout cela; mais celui qui, sans fortune, s'introduit dans le cercle des grands, joue un triste rôle : c'étoit ce qui avoit perdu ce pauvre Valesco.

Enfin, je viens d'apprendre que le comte n'existe plus, et que tu as hérité de son immense fortune; reprends donc ton époux et ton fils et soyez heureux à votre manière, pour vous dédommager de tout ce que vous avez souffert.



Ah! volons à l'instant même auprès d'eux! s'écria la comtesse. Elle jeta son habit de deuil et voulut qu'Aloïse se revêtit aussi d'une parure nuptiale.

Toutes d'eux, enveloppées dans des manteaux de pélerins, suivirent Leona au travers d'un sentier escarpé, jusqu'au lieu solitaire où se trouvoit Mario, que nous ne nommerons plus que Pietro Valesco.

D'anciens souvenirs l'avoient environné de leur charme, et rattaché à cette contrée où une fois il avoit connu le bonheur. Il étoit en ce moment couché au pied d'un chêne, un portefeuille ouvert, des lettres éparses prouvoient qu'il rêvoit tristement à sa félicité passée.

Ah! je sens renaître mon courage!

s'écria la tremblante comtesse, en l'apercevant ainsi au travers du feuillage, Pietro, Pietro, je ne te fus pas infidèle!

Le cœur de Valesco, attendri par ses souvenirs, s'ouvrit de nouveau; il reçut dans ses bras sa bien-aimée croyant rêver encore, et sa haine s'éteignit dans ces embrassemens délicieux.

Elle a été trompée, lui crioit Leona, nous fumes des sots de ne pas prévenir leurs ruses et d'en avoir été dupes nous-même.

Aloïse ravie du donheur de deux personnes si chères à Rodrigue, doucement émue de la félicité qui l'attendoit, les embrassa l'un et l'autre et demanda en même-tems que la comtesse : où est Rodrigue ?. elles

l'aperçurent au même instant. Il descendoit mélancoliquement la colline, chargé de gibier qu'il rapportoit de la chasse ; comment peindre le ravissement de cette mère si tendre, en revoyant cet enfant si long-tems perdu, si douloureusement pleuré, dans toute la force de la jeunesse et de la beauté ? son saisissement fit craindre un instant pour sa vie.

Cependant Rodrigue s'avançoit dans l'épaisseur du taillis. Les derniers rayons du soleil couchant éclairoient à ses yeux les figures de ses amis qui brilloient d'un éclat presque surnaturel.

O ma belle ! mon angelique mère ! s'écria-t-il, en se précipitant à ses pieds, je vous retrouve enfin...... et c'est à celle que j'aime que je le

dois !.... Le front sévère de Valesco étoit en ce moment rayonnant de joie. Leurs transports étoient sans mesure ; ils passoient les bornes de la félicité terrestre ; et lorsqu'après les premiers momens d'ivresse, ils furent rendus à un état plus calme et plus réfléchi, ils trouvèrent encore, dans leurs cœurs, le sentiment du bonheur le plus parfait qu'on puisse goûter en ce monde.

On fixa le jour qui devoit unir ces deux couples fortunés ; Aloïse se hâta de tirer d'inquiétude sa bonne tante, qui put à peine supporter sa joie, en voyant heureuse et comblée des dons de la fortune cette nièce qu'elle avoit crue perdue.

Les époux vouloient que Leona vécut avec eux, mais elle s'y refusa :

demeurez aussi sages que vous êtes heureux, leur dit-elle, je viendrai souvent vous voir, et lorsque la vieillesse enchaînera mes pas, ce sera près de vous que je finirai mes jours.

La comtesse racheta par de riches cadeaux l'engagement de Pietro et de son fils. Tout le monde se réjouit; plusieurs Bohémiens demandèrent à rester près de leurs chefs; on leur assigna des habitations, mais ils les quittèrent bientôt, pour retourner à leur premier genre de vie.

Les parens de Rodrigue reposèrent après les longs orages de leur vie, dans le sein de la plus pure félicité. Le souvenir de leurs maux passés leur faisoit continuellement sentir le prix des biens dont ils jouissoient.